

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES BONNES FILLES PLANTENT DES FLEURS AU PRINTEMPS
SUIVI DE
LA SECONDE CHANCE DE L'ÉCRITURE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CLAUDIA LAROCHELLE

DÉCEMBRE 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma directrice, Louise Dupré, pour sa très grande patience, sa sensibilité, son ouverture d'esprit, son écoute et ses conseils durant la rédaction de ce mémoire.

Merci à Jean Barbe pour son regard lucide sur mes mots.

Merci aux copines muses, aux chats et à mes amours.

Un gros merci à ma tribu, à mes parents, à ma sœur et à ma nièce pour leur soutien tout au long de ce projet.

Merci à mes lectrices et à mes lecteurs.

Une salutation spéciale à ma grande amie Nelly Arcan pour nos discussions éclairantes. Elle n'aura malheureusement pas eu le temps de me lire...

TABLE DES MATIÈRES

Table des illustrations	iv
Résumé	v
Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps	1
Clara	3
Soif dominicale	10
Comment décrocher les cumulus ?	15
Jeanne Moreau	25
La collectionneuse	30
Notre château fort	36
Le bar	42
Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps	45
Restes humains	53
La date de péremption	58
Le baiser de Romain Duris	63
Les mains d'Elena Ceascescu	70
La seconde chance de l'écriture	81
Bibliographie	116

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 : Wyeth, Andrew. *Christina's World*. Huile sur toile : 81,9 x 121,3 cm. Coll. The Museum of Modern Art. New York : The Museum of Modern Art, 1948. 98

Figure 2 : Rockwell, Norman. *Girl at the Mirror*. Huile sur toile : 81,7 x 119 cm. Coll. Norman Rockwell Museum. Stockbridge (MA) : Norman Rockwell Museum, 1954. 99

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire comporte deux parties : un recueil de nouvelles, qui s'intitule *Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps*, et un dossier d'accompagnement, que j'ai titré *La seconde chance de l'écriture*.

Composée de douze nouvelles, la partie création met en place l'univers intime de femmes à différents épisodes de leur vie. Dans des périodes charnières marquées par la perte ou la peur de la perte (décès, deuils amoureux, maladie, conscience du vieillissement, nostalgie du passé), les protagonistes s'adonnent à la réflexion, à l'introspection. La presque totalité des textes sont écrits à la première personne, ce qui favorise une proximité, de sorte qu'on peut suivre les pensées, les impressions et les sentiments des narratrices, qui tentent d'exercer un certain contrôle sur ce qui leur échappe et cherchent un apaisement. Dans leur désarroi, elles remettent en question leurs convictions naïves sur le monde et sur les êtres qui les entourent, elles constatent que l'ordre des choses établies s'effondre, elles doivent abandonner leurs illusions et leur désir de perfection. Le style dépouillé, le langage mimant l'oralité et la brièveté de ces récits concentrés sur la trajectoire intérieure des personnages ancrent ces nouvelles dans une écriture de l'intime basée sur des rapports interpersonnels familiaux et sentimentaux problématiques. Le ton direct, souvent impudique, ainsi que l'importance d'un quotidien où il n'advient rien d'important, laisse davantage place à la confession qu'à l'intrigue. Ces textes appartiennent à ce qu'on appelle la *nouvelle-instant*.

Le dossier d'accompagnement explore différents aspects d'un processus d'écriture basé sur l'expérience de la dépression. À partir de témoignages d'écrivaines ayant traversé des périodes difficiles, qui leur ont souvent été fatales (Virginia Woolf, Sylvia Plath), cet essai amorce une réflexion sur l'incidence des états dépressifs sur l'écriture. Souvent nécessaire à l'éveil de la création, la dépression apporte une lucidité que l'individu n'avait pas auparavant, laissant émerger une impudeur qui tient de la « franchise enfantine », selon le terme de Virginia Woolf. Quand, une fois rétabli, l'écrivain recommencera à écrire, il fera face à un dédoublement de la voix créatrice, celle de l'adulte et celle de l'enfant sans « surmoi ». La voix narrative surgira de la tension entre ces deux voix, qui doivent

coexister afin que le texte trouve sa forme. L'écrivain est un funambule qui marche sur un fil tendu. Tout en reconnaissant le besoin de porter un regard distancié sur ce qu'il a vécu, il ne doit pas céder à l'autocensure. Le regard d'autrui et la peur d'être jugé l'obligent à livrer un combat constant, sans quoi sa pensée, dans ce qu'elle a de plus authentique, pourrait ne pas se déployer. L'œuvre d'autres créateurs (écrivains, artistes visuels, compositeurs, cinéastes) lui sont d'un grand secours pour ranimer l'impulsion créatrice et faire échec à la tentation de voiler sa pensée.

Mots-clés : écriture, nouvelles, autocensure, dépression, sentiments, enfance, impudeur.

LES BONNES FILLES PLANTENT DES FLEURS AU PRINTEMPS

Je persiste à croire que l'aptitude à
recevoir des chocs est ce qui fait de
moi un écrivain.

— Virginia Woolf, *Instants de vie*.

CLARA

Tous les hommes, tous, m'ont
gâtée; tous se sont montrés bons
envers moi, toi, toi seul, tu m'as
oubliée, toi, toi seul, tu ne m'as
jamais reconnue.

— Stefan Zweig, *Lettre d'une
inconnue*

La première fois que je l'ai vue, elle était assise en tailleur sur le gros coussin violet devant le téléviseur. Je n'avais que sa lourde tignasse brune ondulée dans mon champ de vision. Je pensais déjà au jour où je lui ferais des nattes. Les années ont filé vite. Je n'ai pas revu sa tête depuis six ans. Peut-être qu'elle y a mis de la couleur. Elle raffolait du rouge.

Avant même qu'elle ne se retourne pour me regarder avec ses grandes billes marron, je savais que Clara était belle. Une beauté qui vieillira bien, me suis-je dit à la première seconde. J'étais ébahie devant cette énergie puissante et brutale. Rien de singulier chez elle. Un nouveau pays à visiter sans le luxe d'une carte géographique. Tout était à défricher. Elle avait dix ans.

Même si je venais à l'improviste de monter les mille marches d'un escalier et que je me pointais en intruse chez son papa, sans avertir, Clara n'a pas paru étonnée de me voir.

Clara avait la clairvoyance des petits que les revenants viennent tourmenter dans la solitude. Aucun mystère n'émanait de moi. Elle

savait. Tout lui parlait du vide au fond de mon ventre et de cet espace que son père ne connaissait que pour les frissons.

Jean m'avait parlé de Clara comme d'une merveille fragile qui le rendait fou d'inquiétude. Il craignait de nous présenter l'une à l'autre. Nous nous connaissions peu et les petites misères de la vie avaient fait du chemin sur mon visage depuis ma dépression. Mon amoureux connaissait déjà par cœur la ritournelle des fausses mères. Celles qui désirent entrer dans une histoire familiale avant de trimballer à leur tour une vie en gestation. Ce n'était pas une marque d'attention de ma part ni des cadeaux hors de prix qui allaient le précipiter à nouveau dans la paternité. L'homme avait vu neiger, il craignait les affres des semaines de garde partagée et des heures à s'ennuyer de sa progéniture. Le compte à rebours d'une coriace opération de charme allait commencer. En vain.

Clara dominait le pays de cet homme. Son portrait faisait la une dans son porte-monnaie, comme dans son lit lorsqu'ils s'endormaient ensemble une semaine sur deux.

Son Morphée à elle mesurait six pieds deux, pesait deux cents quelques livres et veillait sur son sommeil avec délicatesse. Je crevais de rage quand elle se blottissait contre lui, j'enviais la puissance naïve que traînaient la nuit venue dans leurs atours ses poupées de porcelaine toutes chaudes de rêves encore possibles. Les miens avaient été enterrés dans le cimetière de mon enfance, quelque part entre une piscine hors terre désertée, trois ou quatre hamsters, des poissons rouges et un espace envahi de mauvaises herbes jadis habité par un carré de sable.

Clara s'était forgé un château fort autour de Jean. Les femmes qu'il fréquentait en catimini n'y avaient pas accès. Elles n'ont pas pu faire glisser leurs mains dans les boucles de Clara. Ces femmes, dans lesquelles il explosait à l'occasion, ne laissaient que des poils disgracieux en guise d'épaves après les ébats. Clara ne voyait jamais ces grandes dames caresser le sexe de son père les fins de semaine.

Se sont-elles seulement aperçues de la présence de cette petite chambre bleue au fond du couloir ? C'est dans ce lieu mystérieux décoré par une autre fausse mère que je filais les premières fois où je me retrouvais seule chez lui. J'ouvrais tous les tiroirs des petites commodes, épiais les moindres souvenirs la reliant à son passé avec lui. Sans moi. Un court vécu avec une vraie maman, puis une autre, une fausse, des photographies de bonheur naïf à sucer des *popsicles*, l'été, déballés par d'autres groupies. Comme moi, elles sont un jour rentrées chez elles avec un deuil à noyer dans l'alcool. Le ventre vide. Toujours.

Dans cet empire de petite princesse, un lit suspendu et défait m'obsédait. Comme ce pyjama blanc à pois noirs caché sous un oreiller, appelant mes mains, pareilles à celles de ma mère, qui machinalement repliait ma nuisette chaque matin avant d'aller travailler. Je reproduisais au gré de mes souvenirs les gestes de maman, y ajoutant un soupçon d'instinct en ébullition. L'envie pressante de m'approprier son monde paralysait mes membres inférieurs. Je suppliais le ciel de remplir, remplir, remplir jusqu'à satiété mon corps informe, mes seins plats, inopérants.

Quand elle m'a aperçue cette première fois dans l'embrasure de la porte, je me suis sentie comme les premiers jours d'école. Vêtue de nouveaux vêtements, j'affichais mon plus séduisant faciès pour attirer les amis. Elle a souri comme elle le fait toujours avec sa candeur naturelle. J'ignore encore ce qu'elle a vu en moi, mais ce devait être de la faiblesse parce que c'est elle qui m'a ouvert les bras un soir de juin alors que son père avait savamment organisé notre premier souper de famille. Elle n'a rien dit. Moi, je voulais déjà jouer. J'avais appris mon rôle en devenant tour à tour grande sœur, gardienne, enseignante et marraine. Comme au jeu de Serpents et échelles, la descente imminente me ferait reculer loin loin. Il ne suffisait que d'un mauvais coup de dés.

Devant ma peur paralysante, Clara allait marquer des points. J'étais désarçonnée, plus démunie encore que lors de ma première nuit avec son père. Je crois être tombée amoureuse de lui une deuxième fois en voyant son double. Ce soir-là, lorsqu'il l'a accompagnée dans la chambre bleue, j'ai entendu Clara murmurer des trucs. Il me semblait avoir entendu mon prénom. L'angoisse m'a prise aux tripes, si bien que j'ai failli rendre mon repas sur la nappe fleurie installée pour l'occasion. Je venais de monter à bord d'un paquebot géant guidé par un capitaine qui ne m'appellerait jamais maman, pour qui je serais une intruse, une étrangère qu'il faut garder à l'œil, un iceberg qui pouvait faire couler son univers.

Clara m'aimait bien. Pas amoureuse, pas adoratrice, pas admiratrice. Juste bien, juste comme on apprécie, enfant, une gentille madame qui donne des bonbons et qui a deux chats attachants.

Juste comme une inconnue qui fait rire quand elle danse. Juste en attendant une prochaine victime à dévorer.

Je me serais appelée Julie, Mélanie ou Noémie, j'aurais eu les cheveux blonds, rouges ou bleus et des vêtements moins chic qu'elle n'aurait pas bronché, pas plus ni moins. Je devenais une bête étrange sous observation, la blonde de son père. « Une blonde brune », qu'elle m'a dit un matin en pyjama, étouffant un rire derrière une gorgée de chocolat chaud. Blonde ou brune, j'étais une belle-mère. « Qu'est-ce qui arrive si la belle-mère n'est pas belle ? » m'avait-elle demandé. Je l'ai chatouillée jusqu'à ce qu'elle en pleure. Les dessins animés que nous regardions sont demeurés figés dans le temps.

Mes mains étaient d'ailleurs et parlaient un autre langage. Mes mains faisaient jouir son père. Elle ne me le pardonnerait pas. Je les aurais coupées pour qu'elle m'accueille. Mais ma bouche l'aurait embêtée. Ma peau aussi. Et mes cheveux. Ils enveloppaient son père dans le grand lit auquel elle n'avait plus accès. Zone interdite. Paradis refusé.

Clara m'obsédait. J'aurais tant voulu qu'elle ait habité mon ventre. Celui de sa mère me hantait comme un royaume dont j'étais exclue. Le mien refusait les petites âmes. Les embryons le fuyaient. Ils n'y survivaient pas et se retrouvaient dans les cuvettes des toilettes. Je pleurais devant le désastre englouti dans une eau rougeâtre. Le père venait voir. Il actionnait la chasse et repartait soulagé vers son portable et sa science. Il avait déjà eu son fruit. Je lui avais promis l'avortement sur-le-champ advenant une grossesse. À quarante-cinq ans, il n'espérait plus rien. Le plaisir de marcher au bras d'une

nymphette lui suffisait. Seule avec mon langage diffus, le teint blafard, je retournais à mes affaires urgentes avec un bout de chair sur la conscience, le ventre encore abandonné, massacré par le stress et de folles nuits à boire le monde pour m'imaginer reine d'une maisonnée faite de trois bambins zozotant autour d'une grande table. Je leur servirais des spaghettis et du lait. Je dirais « Finissez vos assiettes, sinon vous n'aurez pas de dessert ». Bien sûr, ils en auraient, à ce souper-là et à tous les autres.

Ma petite sœur est devenue enceinte. Onde de choc dans mon ventre. Jean demeurait sans émotion. Je dilapidais mes économies en achetant des bavoirs et des pyjamas pour mon neveu à naître en faisant croire aux vendeuses qu'il s'agissait d'emplettes pour mon petit dernier. Il s'appelait Jules et commençait à faire ses dents. Je répondais à leurs questions comme une mère un peu blasée qui ne réussit pas encore à faire ses nuits. Je ne les faisais toujours pas... Mes yeux bouffis les convainquaient. En touchant les tissus soyeux qui sentent le bébé avant même d'avoir été portés, je calerais une bouteille de rouge. Toujours ces seins plats, inopérants sous des blouses que Jean déboutonnait.

Ma meilleure amie m'a téléphoné sur mon portable pour m'annoncer que le test d'urine confirmait enfin la présence d'un embryon. Sa prof d'aérobic aussi, celle qui avait le même prénom que moi. Et cette connaissance avec qui j'avais fumé mon premier joint. Annick s'est mariée à l'église dans une robe blanche. La petite punkette d'en face de chez moi venait d'accoucher, comme la fille de ma femme de ménage portugaise. Sophie, l'éternelle célibataire de la bande du collège, ne prenait plus la pilule. J'ai hérité de ses derniers

comprimés et d'une nausée permanente en voyant des poussettes sur le trottoir qu'une maman tenait d'une main pendant que l'autre s'attardait dans le cou d'un papa.

Une nuit, j'ai rêvé que je m'éventrais avec un couteau de cuisine. Je prenais Clara dans mes bras et l'enveloppais avec soin dans une étoffe de soie. En tirant sur ma chair ouverte, je rentrais son petit corps endormi dans l'écrin fumant sous mon nombril. Je l'empêchais de crier en la suppliant de se laisser faire, de ne pas rendre l'âme, juste de respirer pendant neuf mois. Je me suis réveillée aux petites heures avec une envie de vomir. En entendant ses pleurs derrière la porte de sa chambre bleue, je me suis précipitée à son chevet pour la venger des mauvais esprits qui l'effraieraient la nuit. Cette fois, c'était un vampire, m'avait-elle assuré. Il avait mon visage. Je me suis endormie dans le souffle chaud de sa respiration, le ventre inassouvi, les rides un peu plus creuses, une comptine au bord des lèvres.

SOIF DOMINICALE

Il nous faut naître deux fois pour vivre un peu, ne serait-ce qu'un peu. Il nous faut naître par la chair et ensuite par l'âme. Les deux naissances sont comme un arrachement. La première jette le corps dans le monde, la seconde balance l'âme jusqu'au ciel.

— Christian Bobin, *La plus que vive*

Les parcs regorgent d'enfants qui rêvent de toucher les nuages, juchés sur le siège d'une balançoire. Mon père et moi partions à bicyclette tous les dimanches jusqu'au terrain de jeu où je me balançais. Et debout derrière moi, de toute sa force, il me poussait très fort afin que je rejoigne les oiseaux, que je leur caresse les ailes et migre avec eux vers le Sud pour ne plus jamais revenir. Je demandais à mon père de pousser plus fort, toujours plus fort. Je pensais déjà aux manières possibles de mourir. Sur son front large perlaient des gouttelettes de sueur. Encore. Encore. Encore. Que rien n'interrompe ses gestes. Plus rien autour n'avait de forme ni de visage. Seulement lui et moi, entre ciel et terre.

Après ces instants de grâce, la maisonnée sentirait le bouillon de poulet et la lessive fraîche. Ma mère passerait l'aspirateur en entonnant *Si j'étais un homme* de Diane Tell. Et le géant l'emprisonnerait dans ses bras forts. Ma mère rouspéterait. Puis elle reprendrait sa chanson en lui montrant son majeur. Une valse la

ramènerait vers lui et alors ils feraient grincer le carrelage de la cuisine de leurs pas maladroits.

Tous les dimanches, il y avait ce spectacle conjugal et l'espoir d'une glace au chocolat. Et une piscine hors terre remplie de jouets, des géraniums multicolores, Peanut, le chat de la voisine, un match de baseball à la radio, Galarraga au bâton, des virées au dépanneur, des bonbons surets à un cent, une vieille Topaz bleue stationnée dans l'entrée asphaltée, des autocollants qui brillaient, un garçon blond intimidant, la musique d'Herbert Léonard, des verres de lait qui laissaient des moustaches sous le nez, de la gomme au savon, *Martine à la plage*, deux cochons d'Inde enterrés dans la cour, le bruit de mille tondeuses, le jeu de l'élastique, du papier à lettres odorant.

Gerry Boulet vivait toujours. La liposuction et les *liftings* n'étaient pas à la mode. Le garçon blond intimidant ne s'était pas lancé en bas d'un pont. Grand-papa Régis m'embrassait si fort que ça me laissait des marques sur la peau. Mon chat roux n'était pas né. Mon corps maigre se démenait dans l'air. J'ignorais encore qu'il était maigre. Mes poumons roses roses roses. Un nez propre, un foie rose.

Je m'endors encore avec la voix du commentateur de baseball à la radio. Je suis minuscule, à peine visible dans le grand lit blanc, je me roule en boule et retiens mon souffle. Juste pour voir. J'ouvre une fenêtre pour entendre le chant des cigales. Les sirènes des ambulances entrecouper la respiration d'Alphonse le chat, couché contre moi. Sa maîtresse le nargue un soir par semaine avec un inconnu qui l'aide à revenir à la vie.

Mon père a laissé place à cet inconnu de mon âge. Il n'est pas beau. Pas gentil non plus. Son corps m'écrase quand il est sur le mien. Sa bouche malmène la pointe de mes seins et ses doigts sondent toutes mes ouvertures jusqu'à ce que, rassasié, il plonge dans le sommeil sur l'oreiller qui lui est réservé.

Les dimanches matins avec l'inconnu me conviennent tout de même. Il embrasse mon cou pendant que je lui prépare une tasse de café. J'imagine que nous formons un couple uni, que les enfants sont devant le téléviseur et que nous partirons en famille faire les courses. Le silence entre nous m'aide à respirer, à garder mes idées hors de sa portée. Je dois rester loin de l'inconnu pour que ce dimanche ne me marque pas. Petite, j'avais peur que les nouveaux souvenirs n'effacent les anciens, plus beaux et plus précieux. Cette vieille pensée me tenaille. Mon amant sait qu'il est temps de partir quand je me fais couler un bain. Ce bruit le guide vers la porte qu'il repassera la semaine prochaine, et l'autre encore. Quand il ne reviendra plus, je le remplacerai. C'est si facile de remplacer ce qui est mort-né.

Ma mère téléphone chaque jour pour me rappeler que je ne suis plus celle qui courait de carré de sable en carré de sable. Pourrait-elle danser encore en imitant Diane Tell ? Je lui parle de cette montagne de textes à écrire, de mes factures que je suis en mesure de payer, du beau temps qui revient et de ce restaurant de pâtes qu'elle devrait essayer. J'apprends que mon frère travaille trop et que je devrais troquer mes pneus d'été contre ceux d'hiver. Je ne l'écoute pas. Je lui en veux de ne pas m'avoir prévenue que mes dimanches se fracasseraient sur quatre murs de solitude. Et pour ce géant de père qu'elle a choisi un jour de juillet comme époux. S'il avait été comme

les autres. Moins tendre, moins doux. Moins modèle. Maintenant, il faut se contenter des autres hommes.

La bague à mon annulaire gauche, j'étais pourtant prête à faire le saut avec un garçon du quartier qui ne me comblait même pas. Il fallait demeurer une bonne fille, devenir adulte et jouer le jeu de la fiancée bien partie dans la vie, comme si des fiançailles proposaient une assurance contre les embûches à venir.

Maman reconnaît-elle dans ma voix cette demi-respiration encore enfantine qui ne demande qu'à retrouver son ventre ? Rester dans l'ancre de la bête. Ne jamais voir la lumière du jour, ne jamais connaître les angoisses de l'enfance faite de performances obligées, de regards posés sur mon visage fin, sur mon corps courbé et décharné. Je n'ai pas su grandir.

Surtout, rester parfaite, droite et élégante. Ne pas prendre un kilo. Comme quand je m'évertuais à devenir une ballerine aux lèvres pincées. J'obéissais sur des airs de Tchaïkovski. On aimait mes mimiques d'enfant docile et mes cheveux laqués. Pas de mèche rebelle ni de trou dans le collant rose. Dans mes premiers chaussons de ballet satinés, mes orteils saignaient, mais les traits de mon visage restaient harmonieux. Dans le tiroir de la commode de ma chambre, ces deux chaussons tachés me narguent, défiant le temps entre la boîte de condoms et mes slips en dentelle noirs.

Il a fallu tout arrêter après ce dimanche où notre classe de danse a présenté un spectacle dans la grande salle du village. Tremblante, j'avais enfilé mes pointes avant de monter sur scène, trop maquillée, avec cette envie d'uriner. Je n'ai pas pu me retenir, j'ai fait dans le

maillot serti de paillettes. Des larmes de honte décollaient les brillants qui ornaient ma figure. Le mascara étendu me donnait l'air d'une pute battue. L'enseignante m'a regardée durement en me priant de prendre place au dernier rang pour que personne ne voie la tache d'urine. Et c'est en pleurant que j'ai dansé, incapable de suivre la cadence apprise par cœur. J'ai quitté la scène pour m'enfuir, on m'a forcée à revenir en me poussant dans les faisceaux de lumière. Depuis, *Le Lac des cygnes* me donne la nausée.

On a cherché mon père dans la foule de spectateurs. L'heure d'après, au parc, j'ai cessé de pleurnicher, priant de toutes mes forces pour que les chaînes de la balançoire se brisent. Je crois qu'aujourd'hui, sous mon poids, elles se délieraient.

COMMENT DÉCROCHER LES CUMULUS ?

Depuis la mort du roi, je suis morte. Mais le deuil le plus dur n'est pas une vraie mort. C'est morte comme le roi qu'il me faut être. Et ne pas prendre, pour la mort, une route de hasard où je risquerais de me perdre et de ne pas arriver jusqu'à lui.

— Jean Cocteau, *L'aigle à deux têtes*

J'ai lu quelque part que la durée d'une peine d'amour équivaut à la moitié du temps passé avec la personne. Ce qui signifie que ma mère a pleuré pendant cinq ans le départ de mon père quand il l'a quittée pour Geneviève. Mon grand-père aurait souffert 25 ans après la mort de mamie Rose. En suivant cette logique, il me resterait encore un mois de supplice avant de ne plus penser à toi. Personne n'a l'air de croire que dans 40 320 minutes, je t'aurai oublié.

Peut-être que si je faisais semblant d'aller un peu mieux, je ne me retrouverais pas assise en tailleur devant une dame gentille qui acquiesce à tout ce que je dis. Elle veut mon bien. Tu rirais de ses lunettes à monture métallique rouge. Je fixe la boîte de mouchoirs, j'aimerais qu'elle serve à quelque chose. Je suis une fille figée, une fille qui pense. Si ma mère ne lui avait pas expliqué pour ton départ, je ne serais pas ici, muette, l'air un peu débile. Je n'ai rien à dire.

J'aime prononcer ton prénom. Antoine. Antoine. Antoine. Antoine. Antoine Desforges. Je l'ai écrit aussi. Partout. Dans mon agenda

scolaire, derrière ta photo, celle qu'on a prise ensemble en pleine canicule de juillet dans un photomaton à la station de métro Berri-UQAM, sur mon miroir de chambre avec du rouge à lèvres, dans les bulles de mon bain moussant. Je l'ai même gravé à la pointe d'un compas sur mon avant-bras, pour t'emprisonner dans ma chair et mon sang. Ainsi, quand tu disparaissais quelques jours faire les quatre cents coups avec tes frères, j'avais l'impression de t'amener partout avec moi. Avec cette vilaine plaie sur l'épiderme et la douleur en sourdine, je me sentais moins vide.

Charlotte disait que je t'aurais à l'usure, que tu étais sur le point de t'abandonner et qu'on formerait enfin un couple. Je voulais tellement que tu sois mon premier chum sérieux, celui qui verrait tout de moi, même mes petits seins pointus dans un soutien-gorge inutile. J'avais prévu qu'on le fasse ensemble pendant les vacances de Noël, que tu me prennes chez moi, en l'absence de ma mère, sur une chanson de Jacques Brel. Tu aimais cet artiste toi aussi.

Tu n'étais pas comme les autres gars de l'école. Je te le répétais parce que tu te sentais niaiseux d'avoir redoublé ta deuxième année et que la gang au grand Dalpé te traitait d'attardé mental. Fâché, c'est à ce moment-là que tu étais le plus beau. Pas un pétard à la Brad Pitt. Tu avais un drôle de nez crochu, des cheveux en bataille, trop longs selon ma mère, des muscles à peine visibles que tu te forçais à exhiber quand je te serrais le bras et ton haleine sentait les cigarettes que tu volais à ton beau-père. Brad Pitt non plus n'a jamais dit à Jennifer Aniston qu'il l'aimait. Elle ne s'en est jamais remise et a fait dépression par-dessus dépression depuis, je l'ai lu dans le magazine *In Touch*.

Tu vois que je ne lis pas seulement ces romans incompréhensibles de vieux écrivains morts depuis des lunes. Tu m'as taquinée le printemps dernier en apercevant la couverture de mon livre du moment et traitée de « nerdz quand même cool ». On se voyait pour la première fois. Tu venais de te faire changer d'école *in extremis* pour indiscipline... Avant même d'apercevoir mon t-shirt plutôt sexy, c'était ce bouquin emprunté à ma mère qui avait piqué ta curiosité. Une histoire de Françoise Sagan. *Bonjour tristesse*. J'étais étonnée que tu connaisses. Tu venais de compter ton point décisif. Je n'allais plus te lâcher de l'été. Tu me prenais déjà comme j'étais, un peu moins belle que d'autres filles, mais plus intense. Ce jour-là, on a manqué notre cours d'anglais. Puis plusieurs autres jusqu'aux vacances. Mon premier congé scolaire d'amoureuse. Au retour en classe en septembre, je n'étais plus la même.

Si on ne se parlait pas durant des heures au téléphone, tu venais chez moi. La maison du confort, comme tu disais en riant. Ton repos du guerrier et la dernière île aux trésors où tu as amarré entre deux engueulades avec ta famille. Tu avais même l'air de te foutre de ma manie de parler sans arrêt. Le dernier soir, je ne t'ai rien dit.

Tu ne sauras pas que je me touchais, me rappelant la manière dont tu effleurais mes fesses lorsque tu faisais la file derrière moi à la cafétéria. Je sentais ton pénis durcir et, même si j'en étais un peu gênée, j'y prenais goût. On aurait dit qu'une bande de papillons fous se chamaillaient dans mon ventre. Tu ne sauras pas non plus que j'ai eu mes premières règles la semaine dernière, plus tard que les autres filles, que je ronfle quand je dors, que j'ai réussi mon examen de

maths, que j'ai décidé de devenir journaliste comme ma cousine et que la lasagne de ma mère supplante celle des autres mères en ville.

Une fois, tu es venu souper à la maison et maman a commandé des sushis qu'on s'est dépêchés de manger. On avait hâte de descendre au sous-sol pour nous emmitoufler dans ma vieille couette. Tu glissais tes longs doigts sous mon chandail et traçais des dessins invisibles sur ma chair qui frissonnait. J'essayais de deviner les formes que tu esquissais sur ma poitrine, espérant chaque fois qu'il s'agirait d'un cœur ou d'un « je t'aime ». Ça n'arrivait jamais. L'instant d'après, tu filais, les oreilles écarlates, avec une grosse bosse apparente sous tes jeans. Je ne savais jamais où tu allais après. Tu faisais ton dur, celui que les insultes n'affectent pas. Je n'ai pas réussi à chasser tes nuages noirs.

Je ne me demande plus où tu vas quand tu pars. Ton corps est sous la terre, sous mes nouveaux souliers de course qui ne marcheront plus à côté des tiens. Mes Puma ne veulent pas avancer parce que tu as choisi de t'immobiliser, de t'ancrer sur un nuage pour l'éternité.

Il doit être gros ce cumulus pour supporter ton âme pleine de peine. Si seulement elle pouvait tomber du ciel, ressusciter ton corps. Je pourrais te revoir. Je te traiterais de gros épais comme Dalpé le faisait. Puis je t'implorerais de faire d'autres dessins sous mon chandail, pour sentir tes mains humides aller un peu plus loin cette fois. Je fumerais une cigarette pour copier tes gestes, même si ça me donne le goût de vomir. Depuis que tu es parti, j'ai toujours le goût d'expulser de mes entrailles tout ce que tu ne m'as jamais exprimé. Je

veux devenir aussi petite que les gouttes de rosée qui se frayent un chemin entre les lettres de ton prénom gravé sur la pierre. Quand j'étais enfant, je croyais que la rosée tombait du ciel quand un ange pleurait. Je ne sais pas si c'est toi ou moi, l'ange.

C'est la travailleuse sociale de l'école qui est venue nous apprendre la nouvelle. Madame Dubois. Tu l'aimais, elle s'occupait de ta réinsertion scolaire. La veille, au téléphone, tu m'avais déclaré qu'à trente ans je lui ressemblerais, que moi aussi j'aurais de belles robes, une démarche de ballerine et de longs cheveux noirs. Tu aimais tellement son parfum que j'avais commencé à économiser pour m'en acheter un flacon. Peut-être que j'ai mis trop de temps. Si tu avais humé dans mon cou le nouveau parfum que je viens de m'acheter, serais-tu resté ? Aurait-il pu te servir de potion magique ? Le parfum, c'était ma façon de t'ensorceler en passant à côté de toi dans les corridors, à te rendre accro à autre chose qu'au tabac et à la bière.

Depuis ma première visite, il y a deux semaines, je connais par cœur tes voisins de lot. Je m'amuse à imaginer leur fin. Face à ton cadavre sous une pierre tombale ornée d'une couronne de roses blanches, il y a elle. Tatiana Del Pierro. Une Italienne enterrée en mai, quatre mois avant toi. Sur sa photo encadrée dans le marbre, elle affiche un de ses derniers sourires, à la fois réservé et plein d'assurance. Elle a dû t'accueillir avec ces grands yeux coquins que je fixe à chacun de nos rendez-vous. Deux billes ébène qui semblent épier chacun de mes mouvements vers ton corps inerte.

Un pétard pareil ne pouvait mourir en fille ordinaire. Comme Marilyn Monroe ou Dalida, elle a choisi de prendre des cachets, j'en

suis sûre. C'est plus romantique. Avoue qu'elle te fait de l'effet, cette Tatiana, du haut de ses vingt-quatre ans, et que tu la consoles, le soir, en réchauffant son cumulus pour qu'elle n'ait pas froid. Je suis jalouse.

Je suis désolée d'être mesquine avec ta nouvelle amie. Cette Tatiana t'a pour l'éternité. Moi, je ne t'ai même pas eu pour une nuit. Quand ce sera à mon tour d'habiter un nuage, je serai si vieille, si plissée que tu ne me reconnaîtras plus. Tu n'auras plus envie de dessiner des paysages sous mon chandail. Pour me faire pardonner, demain, quand je reviendrai m'étendre près de toi, je collerai les écouteurs de mon iPod contre le monument de Tatiana. Peut-être que, comme toi, elle aime Brel.

Ta copine devra s'habituer à ma présence. J'ai demandé la permission à ma mère d'apporter un sac de couchage au cimetière pour pouvoir passer le plus de nuits possible avec toi. Au moins jusqu'à la première neige. Elle ne veut rien entendre, m'expose les dangers, me raconte même des histoires de fantômes qui hanteraient ces lieux. Tout le monde sait qu'ils m'attirent. Quand je suis seule, je me concentre aussi fort que pendant un examen de mathématiques pour te faire revenir, pour que tu quittes ton nuage, juste deux minutes. Juste assez pour que je revoie ton visage.

Je commence à oublier tes traits. Ton image quitte ma mémoire. Je conserve ta photo en permanence dans ma poche de pantalon, mais j'ai beau la regarder, ce garçon figé dans le temps ne te ressemble plus. Tu clignais souvent des yeux et tes longs cils parlaient un langage de sourds que je pouvais décoder.

J'étais la seule à comprendre tes signes, sauf la dernière fois qu'on s'est vus et que, dans nos salives entremêlées, je m'étais enivrée. Trop gaga pour ne pas saisir au vol ton dernier mot. Tes cils avaient chatouillé mon cou, longs messages de douleur, comme des perches que je n'ai pas su agripper. J'étais soûle, Antoine. Soûle de ta peau, de tes mains, de tes pieds, de tes oreilles, de leurs lobes, de ton nez laid.

Étendus sur le sofa du sous-sol chez moi, j'attendais que tu me dises « je t'aime » pour faire l'amour. Je sais bien que je courais un risque. La logique des gars m'apparaît de plus en plus étrange. Ma mère m'a expliqué qu'en vieillissant, les hommes continuent parfois ce manège, qu'ils se défilent après la première nuit. Mais toi, tu n'étais pas « les gars ». Dans tes veines coulait la sève d'un militant rebelle, d'un chevalier médiéval, d'un meilleur ami, d'un grand frère, d'un guerrier mort au combat, étouffé sous le poids de ses propres armures, trop lourdes à porter.

Tu aurais fait un bon papa. J'aurais accouché cent fois de nos enfants. J'ai rêvé que je donnais naissance à un bébé qui avait ton visage. Un bébé qui pleurait. Je ne pouvais pas l'arrêter. Il avait faim, soif, froid, chaud. Tu as souffert tous ces maux pendant dix-sept ans sans que personne ne réussisse à t'apaiser. Pourtant, je crois que quand des sillons se creusaient au coin de tes yeux pendant nos caresses, tu ne voulais pas mourir. Tu vivais. Tu jouissais, tu criais, tu te battais, tu injuriais le monde entier, mais tu vivais.

Je prie pour que les mouches ne te dévorent pas trop vite. J'ai insisté pour que le père de Charlotte, qui est médecin, m'explique ce

qui arrivera à ton corps : ta flore intestinale, sans nourriture, se mettra bientôt à dévorer ta cavité abdominale pendant que des larves de mouches s'infiltreront à l'intérieur de ta bouche et de tes narines. Ensuite, ta cavité abdominale se déchirera sous l'effet de la pression des gaz produits par ta flore intestinale. Les décomposeurs pourront alors s'attaquer plus largement au corps, et dévorer tes muscles et ta graisse. Au bout de quelques mois, il ne restera plus que tes os et des lambeaux de ta peau, qui résisteront pendant plusieurs années. Ton squelette, lui, survivra pendant des siècles. J'envie les insectes. J'envie le satin qui t'accueille dans ce cercueil envahi par des bataillons de bestioles affamées, la croix que tu portes au cou, contre la veine qui ne sautille plus. J'envie le ciel de te posséder.

De là-haut, ton âme m'observe partout, toujours, sous tous les angles. C'est ce qui me gêne le plus. Tu sais quand je vais aux toilettes et que j'ai copié durant mon examen d'histoire pour obtenir la note de passage. Ton omniscience me rendra moche à tes yeux. Tu vois ce que j'ai toujours pris soin de te cacher pour briller.

Si, dans dix ans, je retombe amoureuse, m'en voudras-tu ? J'aurai alors vingt-six ans, une longue tignasse noire, un ou deux cheveux blancs. Je ne serai sûrement plus vierge depuis un bon moment. J'aurai fait l'amour les yeux fermés pour ne pas voir ce visage qui n'est pas le tien. Quand j'entendrai des râlements de plaisir, j'imaginerai que ta voix me berce dans cette extase que je n'aurai peut-être pas. Ta voix, je ne m'en souviens déjà plus. On oublie vite la voix des morts.

Après ton départ, ta mère a rempli une dizaine de sacs d'ordures qu'elle a laissés aux éboueurs devant chez vous. Des sacs remplis de toi, d'objets importants, pendant dix-sept ans entre tes mains et réduits à néant en dix minutes dans la puanteur d'un camion à déchets. Combien de restes de défunts les éboueurs ont-ils ramassés cette journée-là ? Il ne demeure plus rien de ta présence physique, que cette pression au fond de ma gorge. Qu'un mal de cœur *ad nauseam*. Une boule restée dans mon tube digestif.

J'ai le sentiment d'être observée par trois cents paires d'yeux apeurés de me voir défaillir. La belle travailleuse sociale, les profs, ma mère, la tienne, les élèves, Charlotte, son médecin de père et cette psy aux étranges lunettes. Tout le monde me surveille comme des sauveteurs de plage, prêts à sauter de leur haute chaise quand la prochaine vague m'entraînera au fond de l'eau.

Je saurai éviter la vague. J'ai choisi de vivre à la façon du petit poucet, de laisser des miettes de pain derrière moi pour que tu puisses toujours me retrouver. Tu sauras quand j'irai à gauche ou à droite, si je décide de marcher droit devant ou de caracolier pour revenir sur mes pas. J'aurais pu aller tout de suite te rejoindre, j'y ai pensé.

J'ai pensé sauter sur les rails du métro à l'heure de pointe. Je me suis imaginé que tu m'accueillerais au bout du long couloir de la mort, avec une gerbe de fleurs et une envie soudaine de me dire les mots attendus. On reprendrait notre histoire pour la faire filer aussi longtemps que dans les contes des *Mille et une nuits*.

Si je saute, je le ferai en parachute. Mon bail prend fin plus tard. Il faut me laisser le temps d'essayer de comprendre comment tu en es arrivé à souffrir de la sorte, comment je suis devenue à seize ans une veuve vierge alors que l'automne nous promettait des soirées à reconstruire le monde autour du feu. Si on avait fait l'amour avant ton départ et que j'étais tombée enceinte, serais-tu resté ? J'aurais tenu notre enfant à l'abri des stations de métro. Un jour, si j'ai un garçon, je l'appellerai Antoine.

JEANNE MOREAU

J'ai peur de ces signes vivants.
Lorsque je rencontre ses lettres, je
ferme les yeux et je les range, les
yeux fermés. Je n'ose pas non plus
regarder ses photographies, où je
sais qu'elle pense à moi.

— Albert Cohen, *Le livre de ma
mère*

Il n'y a pas une infime parcelle de poussière chez grand-maman Jeanne. Tout doit rester net au milieu de son paradis d'objets hétéroclites. Ici et là, des plantes artificielles qui survivront aux grands froids, une fontaine miniature dont elle touche souvent les petites rigoles comme si les flots étaient ceux de Jouvence, des éléphants de porcelaine protégés par du verre pour que leurs trompes porte-bonheur ne se brisent pas sous les mains maladroites d'un rare visiteur. Et cette petite poupée, souvenir d'une amie disparue. Elle la caresse souvent, le regard lointain.

Avec cette amie, elle aura fait ses plus beaux voyages. Le contenu de leurs confidences ressemblait-il à celles que j'ai avec mes copines ?

Je n'ai jamais rien pu jeter de ce qu'elle m'offrait. De vieilles betteraves pourrissent au fond de mon réfrigérateur, des blouses rapiécées de sa main ne sortiront jamais de la penderie, vingt-huit cartes d'anniversaire signées de sa main gisent au creux d'une boîte de déménagement jamais ouverte. J'archive ses messages laissés dans mon cellulaire. Avec cette voix cassée à la Jeanne Moreau, elle

me répète les mêmes trucs tous les deux jours : « Salut, c'est moi. Je veux pas te déranger, ma nouère. Je voulais juste prendre de tes nouvelles. Te sens pas obligée de me rappeler, y' a rien d'important. »

Surtout, qu'il n'y ait jamais rien d'important ! Jamais, jamais, jamais. Tu ne peux avoir quelque chose d'important à me dire, grand-maman. Tout doit rester en place, protégé, pur et immobile, comme sous le verre qui conserve tes éléphants de porcelaine. Rien ne doit avoir l'air d'être sur sa fin, de mourir dans son nid.

Tout doit avoir cent ans chez elle. Mais ça ne sent pas la péremption. Ça sent le jasmin partout où jadis empestait la fumée de ses cigarettes. Elle ne fumait jamais dans sa chambre, dans ses draps qui autrefois accueillaient mon grand-père et qui ne sont plus qu'un amas de tissus doux offerts à sa chair froissée, redevenue vierge parce qu'elle a juré à ses enfants que jamais elle ne se donnerait à un autre.

Quand il est parti, elle avait cinquante-six ans. Trente ans la séparent de lui. Trente ans à conserver son sexe sous le verre incassable de son amour disparu un beau mois d'août. Depuis, elle porte à son cou une croix dorée, comme un cadenas sur le cœur. Une croix baignée de ses larmes le soir quand elle se rappelle ses mains à lui sur ses petits seins tombants, ses mains à lui sur ses lèvres minces.

Et quand ses mains à elle le cherchent en vain dans le lit vide de sa chambre aux crucifix intimidants, revit-elle le plaisir de l'extase ou songe-t-elle à ses années de vendeuse de lingerie ? Ses varices en extension perpétuelle lui font mal en silence, douleur aussi forte que son regret de ne pas avoir pu devenir une enseignante respectable.

Elle s'est rabattue sur moi, me montrant à donner sans compter. J'ai donné mon cul, mes seins, ma bouche, ma langue, je n'ai rien compris. J'ai donné mon argent pour fumer mes peines, j'ai donné ma santé pour m'envoyer dans les narines une substance blanche, des petits nuages poudreux qu'elle ne saurait pas orthographier. J'ai gaspillé mon énergie à me forger un monde superficiel parmi une foule d'égoïstes. Je n'ai jamais réussi à mener à terme le fœtus qui un jour a décidé de venir nicher dans mes entrailles polluées.

Mais elle pardonne à tout le monde. Voilà pourquoi je n'ai jamais hésité à lui dévoiler les petites misères de ma vie, à lui avouer un jour que j'en avais assez de respirer l'air du ciel et que j'aimerais la précéder dans la fosse familiale. Si j'avais su que ça écourterait son sommeil et qu'elle se fendrait la peau des mains à force de serrer le chapelet qui m'était dédié dans ses paumes humides, si j'avais su que l'angoisse de perdre sa plus grande petite-fille aurait pu la précipiter dans sa tombe, je serais restée muette, évidemment.

Je crois que les octogénaires n'espèrent plus rien. Elles sont têtues. Grand-maman se soûle plutôt du présent, elle égrène les secondes du temps qui file de ses doigts fins, comme quand elle serre chacune des billes du chapelet pour courtiser la cour des miracles. Pour que la peine de ses filles disparaisse à coup de prières. Je ne vais pas à l'église, grand-maman, mais je crois en toi. Est-ce assez ? Dis-moi, est-ce assez pour être une bonne fille ? Une bonne fille à ton image ?

J'ai longtemps cherché dans le miroir les pourtours communs de nos traits. Elle me trouve belle, grande et racée. Elle ne voit rien d'elle

sur mon visage. Elle dit que les marques indélébiles du temps ont eu raison des liens du sang. Mais quand elle voit grand-papa dans mes yeux sombres, quand elle voit sa fille dans mes mouvements, son gendre dans chaque sillon sur mon front, elle retrouve un paysage connu. Tout sur moi lui parle de ceux qu'elle chérit. Tout sur moi ne parle que d'elle. Sur ma photo de collégienne bien éduquée qu'elle conserve précieusement au fond de son sac à main, c'est un peu elle qu'elle aperçoit.

Je suis désolée de lui téléphoner une fois par mois en l'implorant de ne jamais mourir. Je serai incapable de pleurer devant une tombe où j'imaginerai son squelette se dégarnir peu à peu. C'est mal de défier le Seigneur en lui demandant la permission de la garder avec moi. Sauf si je pars avant elle. Là, seulement là, elle pourra venir me rejoindre en emportant ses secrets, ses vices cachés.

Tu laisseras tes draps encore tout chauds et une tourtière au four, grand-maman. Tes objets personnels s'empoussiéreront, comme ces cloches à gâteaux, ces dés à coudre ou cet ordinateur avec lequel tu as écrit tes premiers courriels l'été dernier.

Je sais qu'elle a hâte de partir, d'aller embrasser son amoureux, de voir s'il l'a remplacée en haut. Sa meilleure amie doit le surveiller de près. Elle rêve du ciel la nuit pendant que moi, j' imagine que le temps s'immobilise sur elle, bien vivante, sa frêle épaule qui supporte ma tête.

Est-ce que j'aurai le temps de lui montrer les fleurs qui pousseront dans mon jardin le printemps prochain ? Je voudrais qu'elle me voie en robe blanche dans une église, à l'aube de cette

sagesse que je cherche tant. Et cet enfant qui sera un peu le sien. Pourvu qu'il prononce son prénom, qu'elle le berce de sa voix à la Jeanne Moreau, que ses doigts agiles puissent lui confectionner des vestes de laine. Laisse-nous encore du temps, grand-maman. Vis. Encore cent ans. Même si tu t'ennuies seule dans ton édifice rempli d'autres vieux, même si grand-papa te manque, même si, le souffle court, tu épuises tes dernières réserves. Tu peux bien nous tenir encore au chaud avec tes tricots et tes bouillons de poulet. Attends.

LA COLLECTIONNEUSE

Que sais-tu ?

Trop bien quel amour les femmes
peuvent avoir pour les hommes.

— William Shakespeare, *Le Soir des
rois*

Il y a ce cheveu sur l'oreiller, qui me nargue. Bouclé et noir, comme isolé sur le drap blanc. Ma pièce à conviction. La preuve irréfutable de son passage, de sa présence réelle entre moi et la table de chevet. Il n'a jamais rien laissé d'autre que ce poil. Un prix de consolation qui ira rejoindre les autres de ma commode, cachés au fond du tiroir verrouillé à double tour. Entre le tube de sperme recueilli à la cuillère, un vieux condom sec et des bouts d'ongles, le poil frisé de son sexe me ramène à lui. Je respire l'odeur de l'écrin dans lequel j'ai inséré un mouchoir rempli de sa semence.

Je ne laverai pas les couvertures blanches. Elles ne sont pas retournées dans la machine depuis qu'il existe. Il en émane son odeur musquée qui me bouleverse, me donne envie de me caresser, de retrouver en moi des plaisirs inépuisables, ceux de la veille, ceux de notre rencontre il y a six mois chez Martin et Ève, ces témoins de nos échanges de regards et de nos genoux hypocrites qui se frôlaient sous la table à café. Avec mes bégaiements idiots en parlant d'un nouveau film et cette enfilade de rires nerveux, je devenais transparente. Je pense même qu'on pouvait voir, à travers mes vêtements et ma chair, mon cœur sur le point de défaillir.

J'étais pendue à ses lèvres humides, agrippée à ses mots sur la guerre en Irak ou sur le dernier Tour de France et à ses longs doigts qu'il frottait sur son menton quand il cherchait le mot juste. Il voulait être certain de bien s'exprimer, tandis que moi je ne savais plus quelle langue je parlais. Pour masquer mon malaise, je dessinais un sourire timide et plutôt forcé sur mon visage.

Plus la soirée avançait, moins nous savions rire. Et même parler. J'aurais eu besoin d'une boussole pour retrouver ma route jusqu'à la raison. Des scénarios pas très clairs venaient s'échouer dans mon ventre, qui n'avait pas faim pour ces hors-d'œuvre de party de banlieue.

Comme dans toutes les histoires de rencontre entre un homme et une femme bourrés qui se veulent dans la seconde, il m'a entraînée au petit coin et m'a prise sur le carrelage de céramique couleur framboise. Je me rappelle avoir pensé à ces fruits parce que nous étions à la période de l'année où elles sont mûres. Je me suis retenue pour ne pas lui proposer d'aller en cueillir le lendemain. Il avait peut-être lu dans mes pensées, puisqu'il a pris mes seins, les a dévorés avec sa bouche carnivore. J'ai collé mes doigts sur cette nuque qui m'appartenait déjà. Pour lui, j'aurais mangé des chenilles poilues, des araignées à pattes longues et de la viande à chat.

Parce qu'il y avait une file derrière la porte close, nous n'osions pas sortir et voir le regard troublé des invités. Les autres. Eux vivraient normalement après cette soirée. J'aurais vieilli de mille ans. Nous avons préféré ricaner comme deux voyous pendant qu'lggy pop

nous enterrait. *I Never Met a Girl Like you Before*. Jamais il n'avait rencontré une fille si près de s'éteindre.

Quand nous sommes enfin sortis des toilettes, j'avais rendu les armes, je commençais déjà à attendre des mots, une gestuelle qui trahit, les mimiques de ceux qui tiennent leurs promesses. Mon masque d'indépendance venait de partir dans les égouts avec un préservatif. Depuis cette fête de banlieue, mon cellulaire ne me quitte plus. J'attends.

Il est revenu me voir chez moi la semaine d'après. Puis encore, encore, encore. Je m'étonne d'être aussi soumise. Lui, ça l'excite de posséder autre chose qu'une voiture et un condo de luxe. Il peut se targuer d'avoir une femme à sa disposition. Une femme à battre, à aimer, fouetter, attacher, nourrir, endimancher. Avec laquelle il peut baiser. Une femme qui le nourrit, le berce, le rassure et engraisse son ego à coups de regards de chatte aimante.

Ses habitudes me rassurent. Il pénètre dans mon logement à dix-neuf heures et le quitte à minuit. Tout est compté, calculé, réfléchi. Jamais une heure de plus. Jamais une caresse de plus. Moi, je n'ai jamais surveillé autant les aiguilles de l'horloge de la salle à manger. Je les regarde, hypnotisée par leur vitesse. Le temps me vole de l'amour.

La suite est banale. Il me regarde l'air amusé, me caresse les hanches, remonte ses mains dans mon dos, fredonne à mon oreille. C'est toujours Leonard Cohen qui chante dans mon salon exigü. Un frisson part juste derrière le lobe et termine sa course dans l'échine. Notre danse est triste. On dirait que mes pieds pleurent sur le sol. Ils

traînent, se lamentent et avancent, n'osent pas trop s'investir dans la cadence. J'ai peur de perdre le rythme et ne suis concentrée que sur ma peau qui tressaille. Je glisse mon pouce dans sa paume humide et sillonnée dans l'attente de la prochaine secousse. J'obéis comme à cinq ans et demi. J'attends ma surprise parce que j'aurai fait la bonne fille. Quand le disque est terminé, il me conduit à ma chambre et moi je le suis les yeux clos, comme une aveugle qui connaît les images par cœur. Ce n'est qu'une fois sur le lit que j'ouvre les paupières pour ne rien manquer du spectacle. Deux bêtes qui retrouvent leur habitat.

Il m'embrasse peu. Il s'observe. Il est seul. Moi, je fais l'amour à toute la terre. Je le capture du regard. J'ai toujours aimé croire que je pouvais ensorceler un homme en battant des cils. J'aime sentir sa force en moi, son poids sur moi. Et cette douleur qui finit toujours par faire du bien.

Il jouit un peu pendant qu'il me chevauche. Se fige soudain. J'ai envie de pleurer. Je me rappelle les mots des copines : « Un profiteur sans réel désir d'engagement. » Il se fout de moi comme de toute cette sueur qu'il laisse tomber sur ma peau. Personne d'autre ne s'y perd. Les gouttes déferlent et se mêlent au torrent de larmes qui fait couler mon rimmel.

Il éteint ensuite la petite lampe bleue, caresse distraitement mes cheveux, puis s'endort un moment. Le meilleur moment. Je peux l'observer à ma guise et imaginer plein de choses. Des sourires se dessinent sur ses lèvres fines. J'enregistre ses faciès nocturnes. Puis vient la fin du repos du combattant, qui doit reprendre les armes, se rhabiller, agiter ses clés. Le bruit de l'enfer. Un son qui me rappelle

des cloches d'église après une messe. Fin de la bénédiction. Mon icône disparaît dans un nuage de fumée de Gauloise bleue.

Revient le lendemain l'attente du coup de fil. Encore. La haine du téléphone muet. L'envie de lui parler, de lui faire entendre ce cri qui germe dans le bas du ventre, cette envie toujours renouvelée de le sentir, de le goûter, d'emprisonner sa semence dans mes entrailles, de l'obliger à rester. Quand j'insiste pour lui parler, sa secrétaire me fait savoir qu'il est occupé. Elle croit que je suis une groupie comme les autres. Je ne serai jamais une autre.

Moi qui n'ai jamais volé le moindre paquet de gommes à mâcher au dépanneur, je commets des petits méfaits pardonnables pour qu'il revienne. Dans une poche de son veston, j'ai dérobé le briquet doré avec lequel nous allumons nos cigarettes après l'amour. J'ai arraché un bouton à son chemisier préféré. Il me demandera de le lui recoudre.

Il apparaît sans prévenir dans l'embrasure de la porte, je cache ma joie. Je file à la salle de bains replacer quelques mèches, je fais une moue dans le miroir. Je ne lui demande pas ce qu'il faisait, où il était. Je ne saurai jamais pour elles, les autres collectionneuses qui, comme moi, récupèrent peut-être tout ce qu'il touche. Ces objets deviennent des reliques. Surtout, ne rien effacer de ses traces sur mes verres, de son passage dans mon lit, dans ma vie.

Depuis qu'il est dans ma vie, mon quatre et demi est fragmenté et divisé par zones. Des lieux saints. Des endroits délimités au gré de ses allées et venues. Mon espace rétrécit, m'étouffe peu à peu. Mes propres objets ne m'appartiennent plus. Robes, nuisettes, slips,

soutiens-gorge sont possédés, ne vivent plus que sous son regard satisfait. J'ai moi-même cessé d'exister sans ses apparitions inopinées. Je ne respire que la main sur la poignée, l'œil à la fenêtre. Je le guette, m'adapte à cette valse à deux temps qu'il m'impose.

Aucun autre homme ne m'a rendu visite depuis notre liaison. Pour ne pas ternir les zones qu'il a franchies, ils m'attendent en bas de l'escalier. Parfois, nous partageons un souper au restaurant, souvent le cinéma, jamais plus que des banalités. Je choisis de me conserver rigide et froide. Il reviendra. Je ne déménagerai jamais. J'y vieillirai. J'y suis déjà morte. S'il ne revient jamais, on me retrouvera dévorée par les vers. J'espère qu'en apprenant la nouvelle, il versera une larme.

NOTRE CHÂTEAU FORT

Nous savons donner notre vie tout
entière tous les jours.

— Rimbaud

« Araignée du matin chagrin, araignée du midi soucis, araignée du soir espoir... » Maud chatouille le creux de mes oreilles. Je ferme les yeux pour me rappeler sa voix déjà placée et claire. C'est moi qui lui ai appris à regarder les araignées tisser leur toile près des outils de jardinage dans le garage. Je lui dis d'écouter, qu'en tendant l'oreille on peut percevoir le bruit de leurs pattes sur la surface des objets. Maud ferme les paupières, serre ses lèvres fines et reste immobile. Elle attend le grésillement qui ne vient jamais. L'instant d'après, elle oublie et repart jouer dans sa chambre avec ses poupées. Elle les habille avec des robes dorées cousues par ma mère, qui passe sa vie à attendre ses visites pour lui remettre des cadeaux et recevoir ses baisers de soie.

Maud aime aussi les gâteaux au chocolat, le Kraft Dinner avec beaucoup de beurre, les chansons de Passe-Partout, les chandelles parfumées à la vanille, les camions de pompier, mes souliers à talons hauts et ses savons jaunes en forme d'étoiles achetés par Geneviève, la blonde de son papa.

Je voudrais que la bouche de Maud reste sur ma joue. Des bisous qui pansent les bobos et qui refont le monde. Des bisous pour sauver mes idées confuses. Trop de vin rouge. Il faudrait arrêter, retrouver le

teint de pêche d'avant. Avant que Marcus, le papa de Maud, ne quitte la maison et que l'amie Judith ne se fasse éclater la cervelle avec le revolver de son frère. Tout ce sang dans son grand loft. Avant les contrats de traduction qui ne viennent plus et les cauchemars que le lever du jour n'efface pas.

Marcus et moi n'étions que des amis, même pas amoureux encore lorsque Judith m'avait demandé de la prendre en photo à la fête d'anniversaire d'un copain. Les hommes ne cessaient de la regarder. Ça m'avait intimidée. Puis nous étions rentrées dans le même taxi. Elle m'avait rappelée pour aller prendre un verre.

Avec son air mi-ingénu, mi-baveux et sa tignasse rousse à demi camouflée sous une tuque rose, elle vient me parler dans mon sommeil. Elle me dit qu'elle veille sur Maud et que je devrais appliquer de la poudre rose sur les pommettes, m'acheter une robe noire ajustée, cacher mes premiers cheveux blancs avec une teinture et sortir danser avec les copines. Elle disparaît ensuite derrière des peupliers sans même que j'aie le temps de la serrer dans mes bras. Judith voulait être parfaite jusque dans chacune des mèches de sa tête remplie d'idées sombres. Sa vie se déroulait entre son visage dans le miroir, les cabinets de chirurgiens esthétiques et le lit de ses amants.

Nous nous connaissions depuis peu quand elle m'a dit qu'elle ne voulait plus continuer. Après trente-cinq ans, plus rien ne valait la peine pour une femme, il fallait se flinguer. Je lui ai dit que je la suivrais. Je buvais ses mots, m'en imbibais pour accéder à sa lucidité, me rapprocher de sa perfection. Puis il y a eu Maud. Marcus

a claqué la porte. Mais Maud a eu trois, quatre et cinq ans et a voulu que je reste. Je suis encore au monde. Je respire pour ma fille. Parce qu'elle doit manger son yaourt avant d'aller à la maternelle, parce que je lui montre à faire des boucles à ses chaussures, parce qu'elle attend mes histoires avant de s'endormir.

Si elle est en classe ou chez son père, je me glisse sous ses draps. J'attends son retour en position fœtale. Que deviendrai-je quand ses copines la kidnapperont pour une fin de semaine d'ivresse ou qu'un beau garçon l'emmènera dans un chalet à Sutton ? Si elle ne repassait plus le seuil de la porte et que son corps devenait froid et rigide ? Mais mon bébé revient toujours, avec un dessin dans la main gauche et sa boîte à lunch dans la droite. Deux mains délicates pour démêler ma chevelure noire, pour que les larmes ne finissent pas leur course dans mon cou endolori par le travail.

Oui, lorsque je ne suis pas devant mon écran d'ordinateur, je vis dans son lit avec les princesses. Il y a la Belle au bois dormant, Blanche-Neige (sans les sept nains), Cendrillon, Arielle la petite Sirène, Belle de la Belle et la Bête, Jasmine et Pocahontas, celle qui me ressemble le plus. C'est ce que Maud répète à la maternelle. Je voudrais que Maud soit ma petite Sirène et qu'elle retourne dans mon ventre. Qu'avec sa queue sertie d'écailles brillantes, elle nage dans mon liquide amniotique pour toujours. Mes entrailles seraient comme des algues auxquelles s'agripper pour rester à l'abri de tout. Nous pourrions attendre la fin ensemble. Juste elle et moi. Sans les princes qui repartent à la fin de l'été seuls sur leur cheval blanc ou qui laissent les filles se transformer en citrouilles. C'est le calme douillet derrière mon nombril. Il y règne l'absence de chutes à vélo et de plaies

à soigner au mercurochrome. C'est aussi là que se cachent les rêves perdus qu'on peut reprendre et réaliser. Un lieu sans rien ni personne pour les faire voler en éclats. Où les papas restent avec les mamans.

Judith aurait été une bonne mère. Elle aimait prendre ma fille, enfouir son nez dans son cou et lui offrir sa première bague en or blanc. Quelques jours avant de se donner la mort, elle avait peint en rouge les minuscules ongles de Maud. D'un coup de patte, le chat avait fait tomber le tube de vernis ouvert. Sur le plancher en bois franc du salon, le dégât reste un peu visible. Je me demande qui a nettoyé les taches de sang dans le loft. Il paraît qu'il y en avait beaucoup sur les murs blanc nacré, au plafond et sur deux poutres de béton. Maud cherche Juju. Je me tais. Je change de sujet. Elle repart dans sa chambre avec le chat, qui la suit comme une ombre.

Maud veut se marier. Elle me demande souvent si elle le pourra à son prochain anniversaire. Si elle sera assez grande pour revêtir ma robe blanche transformée en costume d'Halloween. Quand elle fait un vœu en soufflant sur ses bougies ou en lançant un sou noir dans la fontaine au parc, je crois qu'elle s' imagine au bras d'un garçon. C'est peut-être Arthur, le fils de ma copine Esther. Peut-être le voisin portugais. Peut-être son papa. Elle ne veut jamais me dire à qui elle pense. Elle a déjà ses secrets. L'année dernière, je savais tout. Quand elle saura écrire, je lui achèterai un cahier rose à qui elle se confiera. Elle le cachera dans un tiroir sous une pile de sous-vêtements. J'essaierai de ne jamais l'ouvrir. Les mamans ne résistent pas. Est-ce que les mamans résistent ?

Dans quelques années, j'apprendrai peut-être de sa calligraphie en pattes de mouche qu'elle se sera donnée à un garçon imberbe de sa classe, qu'elle aura copié lors d'un examen d'algèbre, qu'elle se sera fait vomir en cachette en voyant des courbes de femme apparaître dans la glace. Je devrai tenir le coup et m'éloigner des trop nombreuses bouteilles de vin. Il faudra que je monte la garde de notre château fort pour que jamais elle n'aille rejoindre Judith. Penser aussi à jeter les draps de princesses. Les remplacer par les blancs que j'aurai emballés dans du papier de soie et troquer les histoires d'Andersen contre une biographie de Frida Kahlo. Mais pas tout de suite. D'abord, laisser l'enfance s'étioler dans la succession des saisons, attendre que les poupées ne parlent plus sa langue et que son sac à main contienne autre chose que des figurines en plastique et des boîtes de raisins secs. Dans le cadre posé sur sa commode, notre photo, à Marcus et moi, sera remplacée par celle de filles naïves un peu trop maquillées. Des copines fébriles avant un concert rock. Des minois encore un peu épargnés par les peines d'amour dont on ne relève qu'en partie. À quinze ans, l'imaginaire amoureux reste pur, teinté d'un rose vif et serti de paillettes. Après trente ans, le cœur, les tripes, les lambeaux de chair et même les neurones écopent et se perdent dans une mer de détritits.

Parce que Maud souhaiterait me voir avec un « monsieur », j'ai accepté de mettre en ligne ma fiche personnelle sur un site de rencontres.

« Mère et traductrice intense et plutôt jolie cherche son soulier de vair auprès d'un homme fort, de préférence un ancien bum devenu équilibré, qui sait lire et écrire sans faire de fautes. Les fumeurs ne

me dérangent pas. Prière de me prendre avec mes rides naissantes, mon ventre moins plat, ma fille et son chat polisson. Cendrillon¹² »

Maud a souri quand je lui ai lu le message.

Hier, une réponse d'Olivier³⁶ est apparue dans ma boîte de courriels : « Je crois avoir trouvé votre chaussure. Je vous invite à prendre un verre samedi soir. »

Il faudra faire garder Maud. Lui préparer un plat de macaronis. Acheter aussi une boisson aux fruits de la passion pour lui faire plaisir et louer ce film dont elle me parle depuis des mois. La laisser veiller tard avec la gardienne.

Judith m'avait parlé de ce rouge à lèvres repulpeur. Judith disait de faire des efforts et de relever la tête. Où se trouvent-ils déjà, ces souliers à talons hauts ?

LE BAR

Je me suis brûlée sur un poêle à vivre.

— Geneviève Desrosiers, *Nombreux seront nos ennemis*

Dans ce bar, je connais la moitié des gens, mais je ne veux pas leur parler. Je ne veux même pas leur sourire, je veux juste rester seule dans la fumée et la pénombre. Je suis une chrysalide dans son cocon. Même mes vêtements me serrent le corps, m'emprisonnent, empêchent ma chair trop blanche d'entrer dans les regards curieux. Je ne désire plus rien montrer. J'ai été trop bonne déjà.

Des nuits durant, j'ai laissé des hommes voir mon corps. Comme une armée de pilleurs, ils ont avancé sur mes seins, mes fesses, mes hanches, mes yeux fermés. J'ai ravalé souvent mes larmes. Tellement d'autres liquides aussi. Le goût du sel est entré en moi au même rythme que leur sève. Ils n'ont même pas su mon prénom, ils ne connaissent pas mon signe astrologique, ne sauront jamais que je survis, que je faisais l'amour pour reprendre mon souffle.

Un homme s'assoit devant moi. Je ne sais pas encore s'il me plaît. Il s'excite déjà à l'idée de sentir la moiteur de mon sexe dans sa bouche. Mes yeux demeurent lointains, drapés d'une mélancolie, d'un effacement temporaire. Je suis en attente de réparation. Le guérisseur se trouve devant moi, mais je l'ignore. Les monstres courent les rues avec des masques de gars mignons.

L'homme en face de moi a l'air d'un félin. Ses yeux. Bridés noirs, ornés de cils si longs que je me demande s'il ne leur a pas appliqué du mascara. Je l'appellerai Félix le chat pour rire un peu. Quand je lui avouerai ce surnom, il me dira que je ne suis pas la première. Je ne suis jamais la première.

Il me tend une cigarette. Ma marque favorite. Je lui réponds par un sourire timide. Je souris par réflexe. Il me trouve belle. Je ne veux même pas le séduire. Les vêtements me serrent l'ego, le sien lui gonfle le pantalon. Quand il passe derrière moi pour allumer ma cigarette, je le sens. Le désir monte, se camoufle dans le nuage de fumée qui caresse ses joues empourprées. Ses doigts robustes effleurent mes cheveux défaits. Il ose s'y aventurer. J'aimerais lui dire de partir, mais je ne peux pas. Il dépose ses lèvres fines sur ma nuque. Il prend soin de relever mes cheveux pour que je lui offre le peu de chair visible.

Ce corps qu'il chevauchera plus tard sans pudeur ne m'appartient déjà plus. Je suis toute petite sur le tabouret qui soutient mes fesses comme seul ancrage à la terre. Ma tête est ailleurs, engourdie par l'alcool, l'homme l'amène à la vie en m'embrassant goulûment. Sa respiration saccadée refroidit mes dents, s'infiltre dans ma gorge. La maladie m'empêche de résister. Mon mal épuise ma conscience. Seuls les médicaments me donnent une contenance. On meurt tous à la seconde.

Je feins de prendre ses caresses à la légère alors que je sais que je suis déjà à lui. Quatre murs se refermeront sur nous et je hurlerai la nuit à l'envie renouvelée des secousses.

Je me réveille au petit matin perdue dans l'odeur de cet homme qui ne sait pas que je lui appartiens, que je redeviendrai convenable seulement dans quelques heures après m'en être séparée. Il a baisé une survivante. Peut-être est-il le dernier homme avec qui je serai allée. Peut-être que je ne réussirai même pas à m'extirper du lit qui m'emprisonne. Il me guidera vers la sortie.

Derrière la porte de chez lui, je pleure. Je ne sais plus où aller. C'est une autre fille qui laisse traîner ses pas sur le pavé. Je ne veux pas rentrer chez moi. Le chat m'attend. Il a faim. Je croise des enfants en passant devant le parc. Ils me dévisagent. Je reviens de loin. Ils ont peur de l'air que j'affiche. Je suis tellement maigre que mes os transpercent mes vêtements trop serrés. Ils sont les pièces détachées d'une pyramide en ruines. Je me fonds dans la grisaille du jour. Je ne sais plus si je marche ou si c'est le vent qui me pousse.

Je n'existe plus que dans ces traces laissées la veille. Dans les yeux des enfants du parc. Ils ignorent tout du désarroi d'une adulte qui baisse les armes et prendra le premier taxi. Il faut rentrer et dormir.

LES BONNES FILLES PLANTENT DES FLEURS AU PRINTEMPS

La vérité, c'est que rien ne dure.
Surtout pas le passé. Je ne me fais
même plus d'idée sur la fin.

— Élise Turcotte, *Pourquoi faire une
maison avec ses morts*

Comment recommencer ? Elle, si jeune, même pas trente-cinq ans, une petite tannante qui court encore après les chats dans les jardins de son village, encore apeurée dans le noir lorsqu'elle se lève pour aller faire pipi, la nuit. Emmitouflée dans la couette de son lit, elle ne peut s'empêcher de repenser aux films d'horreur que lui louait son père pour ne plus l'entendre se chamailler avec sa sœur. Trop de scènes de haches, de sang et de strangulation. Trop. Restait depuis moins de place pour les images des films de princesses qui l'ennuyaient.

Elle parlait de ses peurs nocturnes idiotes à Louis qui lui caressait la tignasse noire. Il riait quand elle craignait de se lever seule, la nuit, pour allaiter leur bébé. Dans leur couple, elle préparait tout de même les compotes de fruits, elle faisait prendre le bain au petit, le langeait, lui chantait les comptines apprises de sa propre mère, organisait les fins de semaine en famille et gérait un budget serré. Elle attendait Louis, tard le soir, assise en tailleur, devant le téléviseur. Encore imprégné de l'odeur des incendies qu'il éteignait, il garait sa voiture devant la haie de cèdres ensevelie sous la neige, montait les vingt marches de leur appartement au rez-de-chaussée, se débarrassait de

son attirail hivernal et l'embrassait avant de décapsuler une bière. Il irait la rejoindre plus tard sous les draps. Peut-être qu'ils feraient l'amour. Peut-être qu'elle pourrait lui confier son angoisse de ne plus être une avocate aussi performante après son congé de maternité. Comme d'habitude, il lui dirait les bons mots. Elle pourrait fermer les yeux jusqu'à ce que les pleurs de l'enfant retentissent et se rendormir enfin dans des bras amoureux après l'avoir consolé. Le lendemain, il faudrait tout recommencer, réinventer le quotidien.

Mais le cœur de Louis s'est arrêté de battre dans ses habits de pompier. Si elle avait su. Si elle avait su, peut-être qu'elle aurait commencé, une nuit avant toutes les autres, sa lente agonie. Elle aurait observé le grain de sa peau, touché sa chevelure, la même qui pousse sur le crâne du petit. Elle aurait tout mémorisé, ses battements minute, les contours de son nez, la forme de ses lobes d'oreilles, fait entrer les menus détails dans ses yeux avec précision et rapidité.

Entourée de sa famille, elle continuerait de nourrir le petit, de ramasser les jouets sur le plancher, d'allumer et d'éteindre la radio, de répondre au téléphone et de remercier les voix compatissantes à l'autre bout du fil. Elle ouvrirait la porte, verrait de nombreux visages inondés de larmes, se collerait contre une armée de poitrines inconnues. À ceux qui souhaiteraient qu'elle sourie, elle sourirait, promettrait qu'elle prendrait soin d'elle, que l'enfant ne manquerait jamais de rien. Elle se maquillerait avec soin, étendrait de la crème hydratante parfumée sur son corps et éteindrait les lumières avant d'aller au lit.

Au salon funéraire, elle resplendissait dans une robe noire achetée la veille avec son frère, une robe dans laquelle Louis l'aurait trouvée désirable. Voilà justement à quoi elle avait pensé en l'essayant devant une vendeuse qui croyait qu'elle se préparait pour un rendez-vous galant. Elle ne l'a pas contredite. Ses atours de veuve sentaient l'amour. Elle mettrait les cendres de Louis en terre quelques jours plus tard, redessinerait un sourire de circonstance sur ses lèvres fines et poserait un voile de poudre bronzante sur sa peau. Les gens diraient qu'elle était forte, que l'enfant ne semblait pas affecté. Ils recommenceraient à dormir pendant que ses nuits à elle ne se termineraient jamais.

Perdue on ne sait trop où, la voix de Louis ne lui servirait plus de repoussoir pour Freddy et Carrie. À quoi ressemblait-elle ? Elle se souvenait de ses doigts glissant sur sa peau, de cette odeur de bois de santal dans le creux de son cou, de ses mimiques pour la faire rire après des journées difficiles avec l'enfant. Pas de sa voix. Rien d'audible à quoi s'accrocher. Juste les gazouillis de leur bébé pour lui rappeler de mettre un pied devant l'autre, de sortir les vidanges, de semer des graines dans les boîtes à fleurs au printemps. Les bonnes filles plantent des fleurs au printemps. Elles savent comment faire et trouvent le temps. Les bonnes filles n'appellent pas à l'aide en hurlant dans le combiné du téléphone. Elles se taisent et revêtent des vestes de laine couleur pastel achetées chez Simons. Elles lisent des ouvrages de psychologie populaire sur le deuil, marquent les pages avec un signet rose et se font des tisanes à la camomille pour trouver le sommeil. Elles parlent d'une voix douce et câline à leur progéniture, lui donnent des petits noms comme « mon lapin » ou « mon chaton » et

suivent des cours de yoga avec d'autres bonnes filles le mercredi soir. Elles ne fument pas. Ne boivent pas. Ne pensent pas l'espace d'une seule micro-seconde à s'ouvrir les veines, à se jeter en bas du pont Jacques-Cartier ou à étouffer leur enfant avant de se tirer une balle dans la tête. Elles portent le deuil de leur conjoint pendant les quelques mois « raisonnables » et refont leur vie avec un gentil garçon croisé dans une fête. Surtout, sourire à l'enfant. Sourire. Sourire. Sourire. Tenir le coup. Ne pas oublier de se faire des manucures. Changer les draps des lits chaque semaine. Acheter de nouveaux souliers au petit qui grandit. S'en procurer aussi pour soi-même. Avec des talons hauts pour que l'été laisse entrevoir des chevilles gorgées de désir.

Louis aimait les souliers qui mettaient en valeur sa silhouette mince et gracile. Elle en portait des verts le soir de leur rencontre. Enivrée, elle dansait trop, fumait trop, parlait trop. Elle avait peut-être pleuré pour rien aussi, mais ses amies l'avaient emmenée à l'écart pour qu'on ne la voie pas dans cet état. Il avait vu ce coulis de mascara sur sa joue, ce rouge à lèvres trop criard sur sa bouche entrouverte et ces yeux perdus dans le vide, cherchant tantôt les regards séduits, tantôt l'indifférence. Il n'avait pas écouté ses copains qui l'intimaient de ne pas craquer sous le charme de cette jeune avocate peu équilibrée et s'était enfui avec elle, n'apprenant son prénom que deux heures après lui avoir fait l'amour dans son semi-meublé. Elle avait envie de se ranger, ne savait par où commencer. Il voulait cajoler cette fille jusqu'à son dernier souffle. C'est de cette façon peu probable, selon les statistiques, que leur couple était né il y avait trois ans. Pour ne pas le décevoir, elle s'était assagie, laissant

entre ses neurones ce soupçon de folie qu'il calmait à coups de caresses. Ce grand Louis patient et drôle n'allait pas la quitter. Ce grand Louis insérerait sa mélancolie dans le creux de sa paume et la réchaufferait pour l'honorer, lui montrer qu'il l'acceptait. Il avait vu son amoureuse parcourir des kilomètres de tempêtes, tomber, se relever, se médicamenter, le quitter, lui revenir, se soigner enfin. Chaque fois, il avait repris ce cœur de jeune fille qui ne voulait pas vieillir. L'année suivante, elle avait terminé son droit à l'Université de Montréal et s'était fait une place dans un prestigieux cabinet d'avocats. Toujours derrière elle, l'ombre du grand Louis veillait. Jamais plus elle n'avait sombré.

À l'anniversaire de ses cinq ans, son père avait retiré les deux roues de secours de son vélo neuf. Elle tremblotait quand il l'avait poussée à monter sur la selle pour pédaler. Les petites Tremblay avaient réussi, elles. Bien accrochées à leur monture, elles fendaient l'air, le nez retroussé, en laissant voltiger dans tous les sens leurs nattes dorées. Elle avait pensé à ces deux voisines avant de s'écraser au sol. Recroquevillée sur l'asphalte, le genou sanguinolent, elle avait hurlé. Nager seule avait représenté le même défi, et aussi partir à neuf ans à la colonie de vacances avec des inconnus qui chantaient à tue-tête des chansons stupides dans l'autobus jaune. Là encore, elle avait pleuré, se serait jetée par la fenêtre du véhicule en marche. Il s'en était fallu de peu. Un petit garçon à la tête bouclée lui avait souri sur le banc de biais. Deux yeux immenses qui ne voyaient pas la même chose que les autres enfants de neuf ans. Des yeux qui pouvaient consoler en silence. C'était peut-être Louis qui était monté dans l'autobus en direction de Saint-Donat. Avec le gamin, elle avait

compté les étoiles, couru dans les bois, pourchassé les lièvres et partagé des verres de jus de raisin. Qu'était devenu ce garçon ? Préparait-il le souper pour sa blonde ? Se faisait-il appeler papa ? Ses cendres avaient-elles été enterrées avec son casque de pompier le mois précédent ?

Ils n'utilisaient plus de moyen de contraception depuis plus de deux mois quand elle a appris qu'elle était enceinte. Un bébé désiré, attendu, déjà adoré. Prénom, couleurs de la chambre, styles de vêtements, école primaire, tout avait été choisi pendant que le ventre grossissait dans cet appartement ensoleillé où les copains défilaient les bras remplis de présents. Louis parlait déjà d'en avoir un deuxième. Il savait peut-être que les jours le séparant de l'incendie fatal étaient comptés. C'était sans doute pour cette raison qu'il avait été pressé d'emménager avec elle, de lui faire un enfant et de lui parler des prochains qui viendraient. Elle avait acquiescé à tout. On ne refusait rien au grand Louis. Même quand on était morte de peur.

Il avait eu quelques mois pour laisser son empreinte sur le corps de son enfant. Quand l'enfant a prononcé papa au hasard d'une allée d'épicerie, elle s'est presque évanouie. Il a répété le mot une autre fois. L'a articulé avec une clarté impressionnante. Puis l'a répété de nouveau en déchirant l'air de sa voix stridente, comme une épée qui a transpercé encore le cœur de sa maman la semaine suivante quand il l'a redit. Deux syllabes qui donnaient envie de caler des rivières d'alcool, de se faire exploser la cervelle pour ne plus penser à la tragédie.

Elle n'en pouvait plus, se demandait comment continuer à mater l'enfant dont le père ne verrait pas les premiers pas. Louis ne la consolait pas non plus de la première blessure à l'arcade sourcilière après une chute de la balançoire, ni de la cicatrice qui suivrait. Il ne verrait pas le costume de pirate de son fils, ne saurait pas que son fils raflerait des mérites académiques en mathématiques, qu'il aimerait la poésie et que ce ne serait pas seulement pour attirer les filles. Il y en aurait bien cinq ou six autour de ce garçon à la posture athlétique et à l'esprit vif. Il les ferait monter dans sa Honda d'occasion pour les amener loin des regards indiscrets. Louis l'omniscient, du haut d'on ne savait où, le trouverait peut-être trop impétueux.

Plusieurs fois elle a voulu tourner la page. Commencer par mettre des roches dans ses poches de pantalons et se laisser descendre, à la façon de Virginia Woolf, dans les eaux glacées du fleuve Saint-Laurent. Puis l'idée de prendre des doses massives de médicaments prescrits par son médecin prêt à tout pour qu'elle se sorte du deuil la séduisait aussi. Laisser aussi une note, la même que Dalida, lui semblait avisé.

Des hommes étaient venus cogner à sa porte pour la divertir. L'épreuve rend les femmes belles, gonfle leur poitrine, casse la naïveté du regard, ancre les pieds dans le sol en allongeant la posture du dos, fait baisser la voix d'un ton. Elle attirait la délicatesse. Tous en tombaient amoureux. L'enfant, lui, ne prenait plus autant de place dans l'appartement. Il sortait jouer au soccer, vivait dans les ruelles, riait fort dans le parc et ne voulait plus rentrer le soir. Elle le laissait faire, retournait à ses dossiers juridiques ou à ses amants de passage.

Ceux-ci ne restaient jamais, n'installaient pas leurs pénates dans ce logis. Elle n'avait jamais pu vider les tiroirs où gisaient encore les chandails de Louis, ses bas à rayures, ses vieux jeans portés mille fois. Elle finissait par détester tout ce qui voulait s'imposer chez elle, le sanctuaire où Louis régnait. Un jour, il faudrait pourtant se débarrasser des choses de Louis.

Profitant de l'absence de l'enfant, un après-midi, elle a vidé un premier tiroir, puis un second. Ses parents allaient être fiers d'elle, la trouver courageuse. Les yeux rougis, mais le geste sûr, elle n'a pas remarqué une liasse de feuilles coincée dans le coffre à outils. Des échanges de courriels. Aime, manque, désir, ennui, douceur, peau, sexe, jouissance, passion, rendez-vous, bientôt... C'est sur ces mots que ses yeux se sont arrêtés. Puis elle a lu d'un trait ces conversations échelonnées sur deux ans. Le dernier message avait été envoyé quelques jours avant le décès de Louis. Il parlait de patience et de temps. Un numéro de téléphone apparaissait au bas d'un des premiers courriels. Sans attendre que les battements de son cœur reprennent un rythme normal, elle a pris son cellulaire, appuyé sur les dix chiffres et attendu la voix d'Ízabela.

RESTES HUMAINS

Tu es l'homme qui m'enlève mes épingles à cheveux, et je sens mes cheveux tomber d'un coup sur mes épaules. L'homme à la démarche nonchalante qui entre avec le sourire, et s'enfuit en me déroband mon pouls qui bat.

— Lorrie Moore, *Des histoires pour rien*

C'est arrivé quatre jours avant Noël, alors que les couples qui font semblant de s'aimer décorent leur sapin. L'année d'avant, je t'avais accroché une boule en cristal au derrière et on avait rigolé en buvant du mauvais porto. J'imagine qu'on avait fait l'amour cette nuit-là, peut-être en regardant l'arbre illuminé et en se trouvant chanceux de s'être dénichés dans le fond d'un bar quelques mois auparavant.

Cette année, je ne te ferai pas de cadeau. Encore moins l'amour. J'ai envie de te voir mort. Tu rêveras de m'étrangler de tes mains d'artiste propre. Ni l'un ni l'autre on ne lèvera le drapeau blanc, comme ces draps qui accueillaient nos corps moites la nuit, avant notre guerre.

Le café est devenu amer. Les croissants sont desséchés; tes yeux, vitreux et cernés; mes paroles, impuissantes et cette dernière image de toi, le matin, s'efface. Le dernier matin. Quatre jours avant Noël. Tes grandes mains se sont tendues pour exiger les clés de ton appartement. Elles n'étaient déjà plus celles qui s'égarèrent dans mes cheveux, sur ma bouche et dans mon cou. Ton accent de France

n'entrerait plus dans mes tympans pour me rappeler que je t'appartenais.

Le bruit assourdissant de nos larmes résonnait entre les quatre murs de cet appartement où nous avons mille fois dansé, fait l'amour, célébré. Dans cet abîme dans lequel nous plongeons malgré nous, tu es resté debout, géant incapable de me prendre dans le creux de ta main, de la refermer pour me garder, toute chaude.

Où iraient les serments des premières heures de l'amour, ceux qui font croire que cette fois on y est, que les anciennes flammes n'ont jamais eu d'importance, que ce sofa marocain sur lequel tu me prendrais serait mien, que les plantes vertes odorantes grandiraient avec nous et que je les arroserais soir après soir pour marquer ma place chez toi ?

Notre guerre avait débuté en face du carré Saint-Louis, en haut d'un café, devant cette fenêtre où Gaston Miron avait écrit sur sa dactylo des années auparavant, où lui aussi avait déclaré la guerre à une femme. Juste d'y penser m'a rassurée. En réparant les dégâts de notre tsunami conjugal, j'ai dû remplir trois grands sacs verts de mes choses restées chez toi. Je laissais des traces. Pour ne pas disparaître du paysage. Pour revenir chercher un objet, te revoir.

Je me suis efforcée d'oublier ton prénom, afin de ne plus pouvoir l'écrire. Ton absence me rend analphabète. Tu as désormais plein de sobriquets. Je dis « l'ennemi » pour parler de toi, tu es devenu une entité informe, un être sans chair et sans os. Quel effet ont sur toi mes sacs verts dans ton appartement ? As-tu envie de les rouvrir, de respirer mon parfum sur un chemisier ou une veste de laine ? Je

t'imagines à quatre pattes devant mes cadavres de vêtements dans les pièces vides et sales comme un champ de bataille après un duel sanglant.

Bien sûr, il a fallu qu'en vidant au sol le contenu de ces sacs, tu retrouves mes souliers dorés, ceux que je portais pour danser nue autour de toi, t'aguichant autour de ton ordinateur, te chuchotant des trucs vulgaires. Le lendemain, encore rempli des visions de la veille, tu riais de me voir redevenir cette fille sage qui rentre au travail. Tu as sûrement jeté ces souliers.

Dans mes quatre pièces de vieille fille, je n'ai pas encore pu rassembler mes jambes, mes bras, ma tête, mon cul, mes mains. Mes membres qui gisent épars, plus ridés, presque bleutés. Entre ces murs qui sentent le chat, le chat-psychologue dont les ronronnements me servent de respirateur artificiel, l'ennemi n'est plus qu'un fantôme.

Toujours cette tentation de saisir les clés de ma voiture, de faire démarrer le moteur, de descendre la rue Saint-Denis jusqu'au Carré Saint-Louis et de récupérer les sacs dans lesquels j'ai abandonné mes baskets mignons. L'été prochain, je serai peut-être plus jolie en les chaussant. Pas là. J'ai le teint blafard parce que je n'ai jamais autant bu de vin rouge et fumé de cigarettes. Trois paquets par jour. Deux bouteilles chaque soir. Un verre d'eau. Juste pour me remonter le temps de prendre le téléphone, d'appeler mes amies, ma mère et mon père, ce couple idyllique qui trône en habits de mariés sur ma table de nuit. Je leur pleurniche aux oreilles au beau milieu de la nuit le chaos de ma vie.

Je me soûle soir après soir dans les bars. Dans ces endroits où tu ne peux pas mettre les pieds, ces zones de la ville délimitées afin qu'on ne se croise pas. Tu as Mont-Royal à l'est de Saint-Denis, j'ai gardé l'ouest. Je n'ai même pas à surveiller la porte du coin de l'œil. Tu n'y apparaîtras jamais pour me prendre par la main. Je peux redevenir une femme libre, danser n'importe comment devant des êtres inanimés et beiges qui veulent juste me baiser mal. Je le fais. J'obéis pour arracher de mon corps toute trace de toi. Un nettoyage épidermique. Le cœur se brouille pourtant, comme mon jeu de tarot dans lequel les cartes ne disent plus rien de vrai. Le pendu me ressemble. J'ai collé cette image dans le miroir de ma salle de bains à la place de ta photo.

Sevrage oblige, je ne peux plus me pointer dans ce café, cette librairie, ce resto, ce théâtre ou ce cinéma que tu fréquentes. Je me sauve en voleuse quand je vois un ami, une ex-amante que j' imagine près de toi, une grande serveuse masculine aux cheveux courts que tu trouvais belle. Si elle ne me dépassait pas de quatre têtes, je la ferais trébucher, je piétinerais son visage et je lui cracherais dessus. Autour d'elle, mes amies et moi danserions avant de la brûler sur un bûcher.

Assise par terre sur le plancher froid de mon minable appartement, je devine encore un de tes cheveux, prisonnier sous l'encolure de mon blouson. Le dernier verre dans lequel tu as bu de l'eau pétillante se remplit de poussière et de poils de chat. Je le garderai sale. J'ai supplié la femme de ménage de ne pas le déplacer. Je nettoie ma langue impure avec ta brosse à dents.

Ton fantôme m'épie à la sortie des bars quand une portée de musique me rappelle tes lèvres, un déhanchement lors d'une soirée d'anniversaire.

Les flots glacés du fleuve m'appellent, me supplient de m'engouffrer dans leurs abysses. Le lendemain, on viendrait récupérer mon corps déjà bleu. Une amie t'annoncerait la nouvelle sur ton portable. La grande serveuse insisterait pour te consoler. Tu lui ferais l'amour avec une aigreur au fond de la gorge. Elle repartirait chez elle avec le contenu de mes sacs verts. Je crois qu'elle aimerait ma robe rouge décorée de broderie anglaise.

LA DATE DE PÉREMPTION

Un oracle impitoyable m'a soufflé à l'oreille : Quoi que tu fasses, cette année ou dans cent ans tu seras mort. Effrayée, elle s'est écartée de moi : Qu'avez-vous ? Rien, ai-je dit, essayant de retenir mon cœur : Je tremble pour vous.

— Gabriel Garcia Marquez, *Mémoire de mes putains tristes*

Elle est devenue vieille au mariage de sa petite-fille. Si élégante dans sa robe en taffetas blanc, les cheveux à demi remontés, juste assez pour qu'on aperçoive ses épaules dénudées dans l'air de novembre, sa Noé lui rappelait le jour de ses propres noces. Les premières. Celles qui n'avaient duré que deux années pendant lesquelles elle avait accepté les infidélités d'un mari musicien de cabaret, qui chantait la pomme à toutes les femmes. Elle aurait tout accepté par amour pour lui, tout accepté pour qu'il ne la quitte jamais. Jusqu'à ce qu'une certaine Carmen, une barmaid trop blonde, porte son enfant. Blessée jusque dans la moelle de ses os, Angéline Préfontaine avait quitté à l'automne 1954 le minuscule trois et demi du 5790 De Lorimier, avec la ferme intention de ne plus jamais revoir son mari. Elle n'avait même pas vingt-cinq ans.

Léo Francoeur, un éditeur de Québec, lui avait fait la grande demande l'année d'après. Puis Louis-Pierre, le père de Noé, avait vu le jour, suivi de Berthe, quatre ans plus tard. Quand Léo était mort d'un cancer du pancréas quelques mois après la naissance de Florence,

leur dernière fille, Angéline avait pu compter sur le soutien amical de Jacques Massé, notaire réputé et meilleur ami de Léo. Comme beaucoup d'autres hommes, ce veuf la trouvait sublime avec ses boucles noires et sa taille svelte. Angéline venait d'hériter d'un troisième époux. Il était mort à son tour après vingt-cinq ans de bonheur raisonnable passés à lui dire des mots d'amour un peu bancals, mais surtout à lui répéter que sa beauté l'émouvait de plus en plus chaque jour. Des propos qui se confirmaient en voyant son reflet dans l'œil vif des autres hommes.

Jacques lui aurait répété qu'elle était belle s'il avait vu ce matin son corps voûté devant sa coiffeuse en bois de rose. Il lui aurait menti peut-être. Dans un cadre marron verni, une photo de Noé lors de sa collation des grades l'avait incitée à se préparer pour ce mariage. En se regardant dans la glace, elle avait appliqué des couches infinies de fard sur ses paupières tombantes, une poudre libre sur ses joues encore saillantes et du rouge sur cette bouche qui ne s'ouvrait plus que pour demander de l'aide en traversant la rue l'hiver.

Ces gestes qu'elle aurait pu faire même aveugle, elle les avait répétés tous les matins de sa vie avant d'aller classer des ouvrages à la bibliothèque municipale. Malgré ses mains veineuses et tremblantes, cette chorégraphie de la séduction restait ancrée en elle, toujours précise et affirmée. En la voyant entourée de gens qui lui parleraient comme à un enfant dans la salle de réception, ses héritiers pourraient retourner danser, rassurés.

Angéline aurait aimé déverser un peu de sa colère à travers la musique de cette noce. Une mort annoncée, pensait-elle. Elle ne

croyait pas à la pérennité de cette union à une époque de naufrages conjugaux. Elle aurait aimé trouver le souffle pour crier à sa petite-fille de courir à grandes enjambées, de lancer sa bague dans le fleuve Saint-Laurent et de partir conquérir mille peaux mal rasées pour se perdre, haletante, dans des nuques inconnues. Tout prendre pendant que ses seins pointaient encore vers le ciel.

Noé savait-elle que sa grand-mère de soixante-dix-huit ans avait aimé dans la trentaine se dévêtir devant la fenêtre du troisième étage de l'immeuble où elle élevait sa marmaille ? Angéline avait caressé son sexe presque tous les soirs devant deux étudiants qui partageaient le logis d'en face. Ils regardaient le spectacle, les yeux écarquillés comme deux bêtes affamées, prêts à jouir côte à côte pour ne manquer aucun mouvement de cette voisine impudique. Elle s'était aussi fait courtiser par un écrivain tunisien venu donner des cours d'écriture à la bibliothèque. Ils avaient été amants pendant deux ans. Elle se faufilait dans son minuscule appartement qui sentait la menthe et se laissait prendre sur le carrelage de la cuisine, entre les souris et les cendriers débordant de mégots de cigarettes. Elle ne se sentait pas coupable. Sans ces écarts, Jacques aurait trouvé sa femme étendue en croix, les veines ouvertes dans une eau rougeâtre. Il fallait tout sauver par la luxure, se disait-elle avant de fermer l'œil, le soir, après chacune de ses incartades. Elles ont été nombreuses, rédemptrices. Pour sa part, Jacques lui était resté fidèle jusqu'à la fin. Rien n'égale l'élégance de son épouse. Rien pour remplacer le satin de sa chair blanche, ses longs cils qui pouvaient jeter des sorts au beau milieu d'une envolée intellectuelle. Jacques Massé se serait étendu à ses pieds en aboyant pour qu'elle exulte dans le confort casanier.

Tous les regards s'étaient toujours rivés sur Angéline. « Une femme inoubliable », avait souvent dit Jacques en parlant d'elle à ses collègues éblouis devant ses vêtements griffés et ses chemisiers de soie qui gisaient désormais dans le fond de sa penderie. Démodés. Comme elle. Angéline pouvait porter deux fois le même blouson, personne ne le remarquait. Sortir nue lui avait effleuré l'esprit. C'était moins pitoyable de passer pour une folle que pour une femme périmée.

Contre toute attente, un homme est venu la demander à danser, sans doute pour bien paraître aux yeux des gamines encore bonnes à flirter. Il l'avait invitée deux fois en s'approchant de son oreille, croyant qu'elle n'entendait plus très bien. Le souffle alcoolisé de ce frisé d'une quarantaine d'années se perdait dans son cou où sa langue ne s'aventurerait pas. À soixante-dix-huit ans, on ne croit plus aux miracles. En entendant la voix de Michel Louvain et son classique *La Dame en bleu* retentir dans la pièce, elle a refusé la proposition, feignant un mal de jambes. On se foutait de sa gueule de vieille. De toute façon, Angéline n'avait jamais aimé Michel Louvain et ses varices commençaient à la faire souffrir. Elle ne les comptait plus, ces milliers de petites veines bleues, mauves et vertes qui texturaient sa chair des pieds aux cuisses.

On dirait un jour en parlant d'elle que l'arrière-grand-mamie était comme ci et comme ça, qu'elle aimait les chats persans et les plantes exotiques. Qu'elle rêvait un peu trop aussi. Ils ne viendraient pas déposer des tulipes sur sa pierre tombale. De là-haut, elle espérerait pouvoir les influencer à distance. Aider Noé. Souffler sur elle du haut de son nuage pour la faire voler d'un pays à un autre. Souffler assez

fort pour la refroidir et fixer dans le temps les jeunes traits de son visage ovale. Angéline avait hâte de s'éteindre. Mais d'abord il faudrait quitter cette noce, vivre encore quelques événements comme Noël et le jour de l'An. Surtout ne rien précipiter. Ne pas se donner la mort. Subir le reste de sa vie pour Noé, à qui elle aurait voulu dire de courir. Demain au réveil. Le mascara ne devait pas couler ce soir...

LE BAISER DE ROMAIN DURIS

L'esprit du poisson s'envole vers les
étoiles, son corps brillant demeure
sur le banc de sable.

— Rick Bass

Il y a un poil coincé entre les touches K et L de mon clavier d'ordinateur. C'est Flaubert. Je voudrais que ce chat me suive dans la mort. Après ma disparition, nul ne pourra s'en occuper aussi bien que moi. Il est sourd, schizophrène et cardiaque. Il est allé en thérapie avec une spécialiste du comportement félin. Contrarié, il pisse partout. Jaloux, il soulage ses intestins sur le tapis. Amoureux, il me mord les orteils et me regarde comme s'il savait que ma fin approche.

Ce sont les mêmes yeux que ceux des spécialistes, empreints de fausse compassion. Ils me montrent à l'aide de dessins la détérioration de mon foie et de mon système sanguin pour que je comprenne bien ce qui se passe. Pour que je comprenne bien que l'enfer avance, qu'il me guette d'un œil terrible.

J'ai mal.

J'ai soif.

J'ai les jambes couvertes de plaques bleues, rouges, jaunes. J'ai oublié le cycle des couleurs. Mes cheveux sont ternes et secs. Mon nez saigne et je vomis tout ce que j'avale. Je me déverse partout. Je vis dans les toilettes.

Je ne rêve même plus. Je ne laverai pas des bavoirs avec des lapins jaunes, je n'appliquerai pas de talc parfumé sur des petites fesses rebondies, je ne lirai pas les contes d'Andersen dans un lit rempli d'ours en peluche. Pas de cheveux d'ange à démêler le matin, un peu pressée. Pas le temps, je n'aurai jamais de cheveux blancs. Jamais de rides, jamais de ménopause ni de préménopause. Mon mari ne me trompera jamais, je ne le tromperai jamais. Je n'arrêterai pas de fumer. Je ne me marierai pas dans une longue robe blanche. Je savais pourtant comment je la voulais. Je ne ferai jamais l'amour à une femme, jamais à un Polonais ni à un Irlandais. Je ne baiserais jamais dans un ascenseur sur de la musique d'ascenseur. Je ne verrai jamais le Québec souverain.

Comme cadeau, j'ai pris l'avion pour Paris en sachant que c'était la dernière fois. Sans ressentir la moindre culpabilité, je me suis soulée à la terrasse du Café de Flore. Ça me rappelait que j'avais dévoré Sartre et Beauvoir parce qu'il fallait bien s'instruire, devenir une dame cultivée, aller à l'université, faire du fric, s'acheter une voiture, un condo, nourrir des chats avec de la nourriture de première qualité. J'ai fait un peu la fête, mais je n'avais plus cette même énergie, celle qui me permettait de prendre de la coke, de m'en foutre plein les narines et de me soûler au gin tonic en dansant comme une perdue. Je me suis tout de même retrouvée seule dans une boîte parisienne à embrasser Romain Duris. J'étais à Paris, boulevard des Champs-Élysées. J'allais mourir en ayant embrassé Romain Duris.

Je me suis arrêtée le lendemain dans un café rue Jacob pour dresser une liste de tout ce qui me restait à faire avec mon amoureux avant mon départ.

Déguster un thé.

Manger des pâtes tard le soir devant un film de filles.

Me maquiller pendant qu'il me regarde dans la glace.

Pleurer comme un bébé parce que je suis fatiguée.

Raconter la dernière connerie de mes chats.

Prendre toutes les couvertures.

Râler parce qu'il râle.

Le faire rire aux éclats.

L'écouter parler au téléphone.

Porter mes talons hauts.

Faire un strip-tease.

Fumer un joint.

M'endormir dans ses bras devant le téléviseur.

Me photographier.

Porter un décolleté plongeant.

Enfiler mes boules chinoises.

Fumer sur son balcon.

Arrêter de fumer.

Rester des heures au lit en mangeant des sushis.

Le surprendre en train de se masturber.

Lire à haute voix.

Afficher des photos de moi chez lui.

Étendre de la crème sur son visage.

Le chatouiller.

Faire éclater ses boutons.

Écrire des trucs indécents.

L'attendre tard le soir.

Une page de désirs. Je ne la lui ai pas remise. J'ai tout laissé dans une boîte à chaussures. J'y ai ajouté un disque de Gainsbourg sur lequel je dansais la javanaise le soir, défoncée, *Passion simple* d'Annie Ernaux, une mèche de cheveux, mon chapelet et un paquet de gommes aux raisins. Je mâche toujours de la gomme aux raisins, ça change le goût des Gauloises. Pour qu'il sourie jusqu'à la fin, j'ai laissé le carnet de vaccination de Flaubert, une sorte de testament, un dernier hommage à ma vie avec lui.

Flaubert commence à me trouver laide, il me semble. Je crains que mon amoureux ne pense de même, qu'il ne désire plus mes petits seins, mes jambes affaiblies, mais encore menues, ma chatte, toujours luxuriante. Ce qu'il est bon, mon amoureux, dans l'extase.

Mes cheveux tombent en lambeaux sur l'oreiller, ma peau s'effrite, ma bouche ne peut qu'accueillir son sperme, les aliments ne passent plus. J'ai l'impression de courser contre le temps, armée d'un bataillon de pilules de toutes les couleurs qui ne servent qu'à enrichir les compagnies pharmaceutiques, qu'à donner l'illusion à mon corps qu'il peut encore tenir jusqu'au lendemain. Ce sera quand le dernier lendemain ?

Je me réveille en pleurant dans ses bras. Chaque larme porte le nom d'une perte, d'un pays que je ne visiterai pas et il les recueille dans son cou, ému de n'avoir jamais été aussi sûr de la conclusion. Mes jambes refusent de se mouvoir. Je suis devenue une poupée de chiffon. Un vulgaire jouet désarticulé, laissé pour compte dans un magasin à grande surface, rebutant les enfants avec mes cernes noirs sous les yeux.

J'ai pensé souvent que je pourrais abréger. Précipiter ma fin me paraissait romantique tout à coup. J'aimais l'idée qu'on me retrouve en robe blanche dans une flaque de sang, les veines tailladées. Pour continuer de faire chier la planète, je pourrais aussi me jeter sous les rails du métro à l'heure de pointe ou tuer tous les êtres que je déteste avant de retourner l'arme contre moi. La liste serait longue...

On pourrait aussi m'incinérer. C'est la tradition dans ma famille. Faites-moi flamber dans un feu de camp à la campagne. Sortez vos guitares, hurlez du Jean Leloup. « Je voulais te dire que je t'aime, voilà... » Gardez les cendres dans une urne. La compagnie Chanel en fabrique, serties de diamants. Je veux mon visage sur le couvercle. Mon amoureux a un foyer. C'est la norme de mettre l'urne au-dessus

du foyer. Ses amantes pourront me voir, se sentir coupables de le baiser devant mes restes.

Je lui parle souvent d'elles, ces salopes qui s'empresseront sitôt mon dernier soupir de lui faire les yeux doux, de rouler des hanches, la chatte en feu. C'est si séduisant, un homme endeuillé, si émouvant. Et la pauvre qui est partie si jeune, encore si belle, l'avenir prometteur ! Comment se prénomrait-elle déjà ? Ah oui ! diront-elles, se souvenant vaguement de moi. Elles voyageront à son bras, lui demanderont un bébé, lui diront qu'il a de beaux yeux bleus, que la vie sans lui ne vaut pas la peine. Comment s'appelleront-elles ?

Pour être bien sûre qu'il ne m'oubliera pas, je cache dans ses tiroirs des mots doux, des « Je t'aime » pathétiques et les plus belles photos de moi en bikini, les seins galbés. J'en ai fait développer plusieurs dizaines de doubles. Entre deux slips, dans un tiroir du sous-sol, sous le coussin du divan, derrière le magnétoscope, dans sa valise, dans une sandale qu'il portera l'été prochain seulement et dans la poche gauche de son blouson de cuir, je le suivrai. Ses femmes se sentiront coupables de vivre avec mon fantôme. J'imagine déjà la Julie machine-nulle fouiller dans l'armoire à condoms pour prendre le tube de lubrifiant et tomber sur mon minois souriant. La pauvre... De quoi ralentir ses ardeurs.

Est-ce parce qu'il connaît mon stratagème qu'il a voulu m'apaiser en venant avec moi voir la dame médecin aux yeux de biche ? Elle a refait de mignons dessins au stylo rouge pour lui expliquer comment je suis en train de me désintégrer lentement. Elle nous a ensuite

assuré qu'il me restait deux mois, peut-être trois. Ils disent toujours ça, deux mois, trois avec un peu de chance.

J'ai commencé à régler les préarrangements funéraires. J'avais trop mal au cœur pour écrire, si bien que ma mère s'est installée au clavier, il y a quelques jours, pour taper mes dernières volontés. J'ai ramassé assez d'argent pour faire un premier paiement sur mon condo, mais ce sera un tombeau. De l'acajou, ça fait chic, et du satin doré à l'intérieur. Ce sera doux. On m'a expliqué aussi au salon funéraire comment on me viderait de mes entrailles. J'ai voulu voir les tubes et les cosmétiques. Très important, les cosmétiques. D'abord, parce que je veux être maquillée par une professionnelle, pas par une greluche qui me donnera l'air de Mado Lamothe. Je veux aussi qu'on me parfume avec mon eau de toilette habituelle. Et pas de lys. Que des roses blanches autour de moi. Les préférées de ma mère, qui s'est écroulée en écrivant mon texte nécrologique. Ça m'a fait tout drôle de penser que, pour la première fois, elle ne pouvait rien pour me sauver des méchants.

À voir ses cheveux blancs frôler l'écran, à l'entendre toussoter et s'échiner pour reprendre son souffle, j'ai pensé qu'elle était la principale concernée dans cette histoire. Elle avait souffert un jour de printemps, avait rompu le silence de ses cris de bête en accouchant de moi. Je trahissais ses projets, je ne serais jamais mère. Je ne remettrais jamais entre ses mains la chair de notre chair. Je suis née pour rien.

LES MAINS D'ELENA CEASCESCU

J'entrevois tous les actes dont j'aurais pu me rendre capable si la société n'avait jugulé en moi les pulsions, comme, par exemple, au lieu de simplement chercher le nom de cette femme sur l'Internet, décharger sur elle un revolver en hurlant : Salope ! Salope ! Salope !

— Annie Ernaux, *L'occupation*

Elle a brusquement relevé la tête en m'apercevant dévaler la butte, à bout de souffle, au retour de ma course matinale. « Une cigarette avec un corps attaché après », ai-je pensé en me remémorant les mots de Raymond Carver. Je ne sais pas depuis combien de temps elle était là, assise sur les marches instables du perron arrière de mon chalet d'été. Elle s'était peut-être éloignée du terrain de camping situé non loin, pour me ramener Zoé et Nina Simone, mes chattes tigrées qui parcouraient des kilomètres de sentiers afin de revenir avec leur butin. Pensaient-elles me gaver, m'aider à retrouver les courbes de ma grossesse ?

En m'approchant un peu plus près de la frêle jeune femme, j'ai vu les deux pansements blancs entourant ses poignets, au bout desquels pendaient dans le vide de toutes petites mains osseuses et blanches. Entre ses doigts aux ongles mal vernis, je fixais sa cigarette, obsédante. Mais j'avais renoncé il y a dix ans. Elle a dû lire dans mes pensées puisqu'elle m'en a tendu une, un peu froissée, qu'elle venait de sortir d'une poche de ses jeans. J'ai compris qu'elle ne voulait pas me vendre des produits de jardinage. Peut-être s'agissait-il plutôt

d'une de mes anciennes étudiantes. Elle avait ce regard rêveur et curieux que me jetaient celles pour qui j'éprouvais le plus d'affinités.

Avant que je n'ouvre la bouche pour lui demander comment je pouvais lui être utile de si bonne heure, elle a présenté, en dégageant des mèches de cheveux, un visage ovale, terne, fatigué. En un souffle, elle s'excusa :

— Je m'appelle Anaïs. Ma tante Martine m'a dit de venir vous voir.

Martine, la grande perche blonde aux yeux candides, ma confidente des dix dernières années. Je la prenais comme déversoir à émotions, affalée dans la chaise berceuse de son minuscule appartement déglingué. Elle buvait mes récriminations sur la vie, écoutait mes lamentations, s'esclaffait quand je devenais trop intense, m'offrait café et mouchoirs pour que j'émerge de ma détresse. Je ne me rappelais même plus le son de sa voix. Ça faisait deux ans qu'elle ne retournait plus mes appels. Comment aurais-je pu entendre parler d'Anaïs ?

Mais je devais bien cette faveur à Martine et, enfin, régler mes comptes avec le monstre d'égoïsme qui sommeillait en moi.

Anaïs a ajouté d'une voix brisée qu'elle écouterait tout et repartirait les neurones gorgés de nouvelles idées auxquelles s'accrocher. Plutôt que de terminer mon prochain article pour *Pensées modernes*, j'allais servir de respirateur artificiel à une désespérée qui sentait le chagrin d'amour. Parce que c'est bien de cela qu'il s'agissait. Après leur trentième anniversaire, les filles jetées affichent cette mine à la fois butée et contrite, ce visage d'entre deux

scénarios de vie, celui idéalisé à cinq ans à travers les contes de fées, et un autre dans lequel les princes charmants restent des crapauds.

Ses pansements blancs m'ont rappelé l'urgence de parler. J'étais l'élue, l'ancienne poquée devenue saine, celle que Martine avait prise en exemple devant sa famille quand, attablés devant leur pâté de foie gras au Nouvel An, ces bourgeois d'Outremont discutaient de survivance et de recommencements. Plutôt que de commettre l'irréparable, comme Anaïs, j'aurais peut-être moi aussi emprunté la Jetta argentée de ma voisine et, pédale au fond, en écoutant une chanson triste, emprunté l'autoroute 20 jusqu'à Notre-Dame-du-Bon-Conseil pour visiter une presque quadragénaire défroquée de la déchéance.

Anaïs m'a vu sourire en fixant un papillon venu s'agripper au nylon de mon cuissard. Enfant, je les enfermais dans un pot de verre jusqu'à ce qu'ils meurent. Je ne faisais pas de trou en enfonçant la lame d'un couteau dans le couvercle métallique. Combien de temps pouvaient-ils tenir ainsi, privés d'oxygène ? Je prenais des notes sur mes observations dans un carnet rouge serti de faux diamants. Je préférais tout de même mon jeu « Course à la vie des chenilles jaunes et poilues ». Je les installais au milieu de la rue et je faisais des mises sur celles qui se feraient écrabouiller les premières. Je leur donnais même des prénoms comme Martin, Philippe, Simon ou Bastien, des garçons de mon quartier qui n'avaient pas voulu sortir avec moi, juste me tâter un peu dans le sous-sol de leurs parents. Si Dieu existe, il m'a fait payer, à l'âge d'Anaïs, pour ces actes de barbarie entomologique, en mettant Ludovic sur ma route.

C'est de lui que voulait m'entendre parler Anaïs. Elle venait de s'asseoir sur la chaise rembourrée et rassurante que je réserve à ma vieille mamie. Ses mains tenaient avec fermeté les accoudoirs. Je m'étais habituée aux bandages. Déjà six cigarettes avaient été écrasées dans mon cendrier de fortune. J'en ai fumé dix à l'heure, sans compter les joints, quand Ludovic m'a quittée après une année à faire l'amour. Quelques frissons restent d'ailleurs coincés quelque part entre mon cœur et ma tête, me font courber l'échine et me donnent la nausée quand j'y repense trop.

Chez lui, chez moi, dans ma voiture, dans des toilettes de bars et de restaurants, à la piscine publique la nuit; tous les lieux servaient de terrain de jeux à la purge de nos désirs voraces. Tant mieux si on nous surprenait, tant mieux si on nous enviait. À trente ans, après d'innombrables conquêtes nécessaires à l'hygiène mentale, je pouvais baisser la garde, me consacrer à le séduire, lui seul, de jour comme de nuit.

Mes proches exultaient de me voir rangée, sereine, accomplie et éprise de celui qu'ils croyaient fort et intelligent. Très intelligent. C'était à la fois une qualité et un défaut chez Ludovic, qui maniait si bien les mots qu'il aurait su convaincre une coquerelle qu'elle était magnifique. Quand Ludovic vous observait, vous étiez la plus belle. Il y a de ces hommes qui fixent le temps, le figent dans un silence et immortalisent jusqu'à votre mort, dans un coin de vos souvenirs, le regard qu'il jette sur vous.

Ludovic faisait du cinéma avec chacune des secondes qui filait dans notre vie amoureuse. Il arrivait au beau milieu de la nuit, ivre,

avec des fleurs cueillies chez la voisine, et je me liquéfiais. Il dégueulait dans l'évier de ma cuisine, je me dissolvais encore. Il écrasait la patte d'une de mes chattes en s'extirpant de mon lit le matin, je riaais. Il envoyait balader ma meilleure copine, j'approuvais. Il brisait une tasse de porcelaine héritée de ma mère, je voulais le voir recommencer avec toutes les autres de la précieuse collection. Il me parlait d'acheter une maison et de faire un bébé dans l'année, j'explosais.

Anaïs s'est mise à triturer une mèche de sa chevelure, a déposé ses verres fumés sur la fine arête de son nez et m'a interrompue en avançant son buste vers moi.

— Il vous a quittée.

— Oui. Pour une autre moins investie, plus jeune, plus légère.

— Et alors ?

— J'avais l'impression de respirer pour rien.

J'ai vomi au réveil des trois cent soixante-cinq matins qui ont suivi cette rupture. Après le centième jour, le mouvement du muscle péristaltique s'était inscrit en moi comme un réflexe semblable à ceux qui se craquent les phalanges des doigts au saut du lit. J'expulsais une mousse jaunâtre avec une aisance déconcertante. Après, je me brossais les dents, j'appliquais du rose sur mes joues, du mascara sur mes cils et deux couches de gloss sur mes lèvres. Je brossais ma tignasse bouclée qu'il avait tirée à maintes reprises durant nos ébats. J'enfilais de beaux vêtements classiques, noirs la plupart du temps, et je partais faire semblant.

En me recouchant chaque soir, je me demandais à quelle heure précise je vomirais le lendemain. Sa peau basanée, ses lèvres charnues, ses Gauloises, nos parties de tennis, son rire devant mes imitations, son café noir sucré et sa queue pornographique disparaissaient lorsque j'actionnais la chasse d'eau comme les pièces d'un casse-tête désassemblé.

Je ne dormais plus. Les fantômes qui habitent les cauchemars de l'enfance n'ont pas si tôt fait de se dissiper qu'ils sont remplacés par les spectres de nos plus douloureuses passions. À quel âge commence-t-on à faire nos nuits ? À quel âge recommence-t-on à ne plus les faire ?

Anaïs a levé son sourcil gauche en signe de compassion et s'est rallumé une cigarette. Respirer les volutes de sa fumée m'aidait à revisiter les décombres de ma *ludovicomanie*. Me résoudre aux adieux avait été une épreuve teintée de désœuvrement dans des chambres de gars dont je me rappelle plus les prénoms. Pour jouir un peu, je fermais mes yeux et c'est sa tête à lui que j'imaginai, son rictus précis dans la jouissance. Je connaissais par cœur ses faciès, les battements de ses cils, la veine sur sa tempe gauche, celle dans le cou qui se remplissait de sang avant de se mettre à battre après qu'il eut déversé sa semence en moi. Comme les hommes fuient celles qui sentent le malheur et qui se foutent de leur gueule, aucun de ces amants de passages n'a remplacé Ludovic. J'errais.

J'ai dû refaire ma garde-robe vingt fois. D'abord parce que mon poids fluctuait, puis parce que je croyais qu'en portant de nouveaux chemisiers et blousons, je reconstruisais une nouvelle Corinne

Clément. J'étais persuadée que je mettrais fin à mes jours. En me débarrassant de mes vêtements, je me poussais chaque fois plus près du gouffre. Puis je rebroussais chemin, apeurée à l'idée de tenir contre ma tempe le fusil chargé de mon oncle ou d'enrouler une corde autour de mon cou. Je savais pourtant faire des nœuds coulants, mes livres de chevet s'intitulaient *Le suicide d'avant-garde*, *Avez-vous pensé au nitrite de potassium ?* ou *Douze façons d'en finir avec la vie*. Je les ai conservés comme des reliques de l'ère post-Ludovic.

Les poignets d'Anaïs m'obsédaient. Elle les a déposés en croix sur sa cuisse décharnée.

— Qu'est-ce qui vous a sauvée ?

— La curiosité masochiste.

— Étirer l'agonie ?

— Jusqu'à la surdose. Pour ressusciter.

Je suis débarquée sans prévenir sur le seuil de son très modeste et minuscule logis qu'il partageait avec sa nouvelle conquête, une brunette chétive au prénom étrange. Il a ouvert au troisième coup de sonnette, hébété, empestant le malaise, le regard un peu vitreux et la barbe mal rasée. Je portais de très légers vêtements blancs. Je l'ai senti défaillir, troublé. Il me désirait encore. Cette vision encourageait ma résurrection.

De l'embrasement de la porte, j'apercevais les jambes fines et bronzées de celle qui vivait à ma place. Elle m'écoutait. Je sentais son inquiétude. J'étais douce et avenante. J'ai haussé un peu le ton pour

qu'on m'entende bien à travers les mots du lecteur des nouvelles du soir.

— J'aimerais vous regarder vivre. Je veux m'asseoir pendant quelques heures sur le divan et observer votre vie à deux. Faites comme si je n'existais pas.

Sa nouvelle flamme s'est retournée vers moi à la vitesse d'une limace gluante, me montrant deux petits yeux noirs de limace gluante. Une limace gluante avec des boucles d'oreilles. C'est la première pensée que j'ai eue en la voyant accroupie sur le comptoir de la cuisine dans une position de souffrance, le popotin relevé, la mine basse. Déjà blessée. Ludovic a haussé les épaules et tourné les paumes de ses mains vers le ciel en signe d'incompréhension, l'air de dire « C'est mon ex, elle est tordue, je t'en avais parlé... » Elle n'a pas bronché, comme si elle s'y attendait. Je n'avais jamais été aussi lucide. Une sensation similaire à l'orgasme m'envahissait. Dans ces lieux, j'en avais eu mille.

Sourire en coin, j'ai choisi de m'échouer sur le vieux récamier aux rebords de tissus effiloché qui occupait le centre de cet espace encore plus sale que dans mes souvenirs. J'aurais gratté le plancher crasseux de son logis. Ses escarpins de cuir, une très grande pointure pour un corps si menu, traînaient sur le parquet, à côté de l'hibiscus violet qui avait survécu à mon départ. Il semblait mal en point. Quel bruit font les plantes quand elles pleurent ? Aristote clamait haut et fort qu'elles avaient une âme, tandis que Charles Darwin jouait du basson devant son mimosa pudica pour que ses branches voltigent.

J'aimais penser que Limace excitait si peu l'hibiscus quand elle déambulait devant lui qu'il en avait perdu ses feuilles.

Il vit toujours, mieux traité ici que chez lui. « Tu aimerais l'emporter avec toi ? », me suis-je entendu demander à ma fragile invitée dont les yeux ressemblaient soudain à ceux d'un hibou hébété. J'ai cru qu'ils allaient s'éjecter de leurs orbites et rouler sur les lattes de bois jusqu'à mes pieds. J'aimais secouer Anaïs à coups de petits détails, enfoncer la lame avec une exquise lenteur.

À voir leurs yeux figés et résignés, j'ai pensé à cette image télédiffusée à répétition du couple Ceausescu lors de leur exécution près de Bucarest en 1989. Très excitée, ma mère avait crié à mon père de venir les voir au salon : « Ça va gicler, Léandre. Ils vont les avoir, les crisses de cochons. Léaaaaandre ! » Les mains d'Elena Ceausescu tremblaient, délicates et ouvertes. Elle abandonnait la partie.

Le couple maudit a fait mine d'oublier ma présence silencieuse en m'offrant le spectacle de sa conjugalité. Limace roucoulait en fixant la couverture du magazine qui se trouvait devant elle. Ludovic lui a tendu une bière blonde qu'elle a sirotée en lui passant la main dans le cou. Ils ont échangé quelques banalités sur un concert auquel ils avaient assisté la veille.

La voix de Ludovic ne ressemblait plus à celle qui s'était nichée dans mes oreilles l'année précédente. Sa gestuelle, le mouvement de ses pieds sur le sol, la couleur de sa peau, plus rien n'appartenait à l'homme que j'avais aimé. Aucun sous-titre pour me traduire ce mauvais film de lui et d'elle, cette langue codée que je ne voulais pas apprendre et qui me donnait la nausée. Je les ai quittés avant d'être

malade. Avec l'hibiscus. Dehors, j'ai enfoui ma tête dans son feuillage déjà plus vert. Je respirais.

Anaïs a éclaté d'un rire franc et sonore, elle a levé ses deux bras en direction du ciel.

— Alléluia !

— Si on veut, oui.

J'ai rencontré mon Fabien lors d'une fête d'anniversaire chez des copains journalistes. Cet architecte français plus âgé que moi m'a tendu la main en plongeant ses yeux expressifs dans les miens, une façon à lui de m'inviter à déposer mon cœur dans sa paume. Il ne l'a plus jamais rouverte. Fabien m'a aspirée en ouvrant la bouche pour me dire les mots qu'attendent les femmes intenses et inquiétantes. J'habite son corps, je me suis tapie en lui, protégée, à l'abri, immobile. Je peux enfin dormir, devenir épouse et mère. Ma vie professionnelle a aussi pris un essor. Je remarque que mes cheveux grisonnent, je compte mes rides et varices sans affolement. Je grossis et mes seins s'aplatissent. Il me semble que mes fesses ne font plus tourner les têtes. Je ne suis plus celle qui envoûte en minaudant dans le fond d'un bar. Je m'en fous. Demain, il sera encore là. Et après-demain aussi. C'est lorsque nous sommes morcelées, sur le point de nous dissoudre que les hommes-bunker apparaissent, sortis de leur transparence, soudain moins beiges, chargés de promesses qu'ils savent tenir.

Anaïs continue de me fixer en silence. Sa manière de hocher la tête et de cligner des paupières me signale de continuer mon histoire.

— Vous avez revu Ludovic ?

— Dans la rue. Il était seul, l'air crispé et anxieux, le teint brouillé. J'ai appris par des amis qu'il avait quitté cette fille au prénom étrange il y a déjà quelques années de cela. Puis l'autre femme après et toutes les suivantes. Il carbure aux passions et fuit l'engagement. Voilà.

Les joues d'Anaïs blêmissent jusqu'à lui donner un air cadavérique. Elle se cramponne aux accoudoirs. Je crois qu'elle va défaillir. Je me lève pour lui resservir de l'eau quand elle empoigne mon avant-bras avec une force que je ne lui soupçonnais pas. Sa lèvre inférieure tremblote, des larmes coulent sur son visage. Je pense au mascara noir qui se répand.

— J'ai bien connu Ludovic, a-t-elle dit.

Elle regarde ses pansements et m'offre une cigarette.

LA SECONDE CHANCE DE L'ÉCRITURE

À quatorze ans, la dépression m'a happée. J'ai alors cessé d'aller à l'école, de me laver, de me tenir debout, je ne respirais que pour reprendre de l'air, d'urgence, comme si j'étais trop longtemps restée sous l'eau. Durant cette période, j'ai le souvenir très clair d'avoir sérieusement souhaité mourir. Mais je vivais. Après avoir touché le fond, m'être un peu relevée sans toutefois être assez solide pour reprendre mes occupations, je me suis mise à écrire dans mon cahier moleskine. Des phrases d'abord, puis des textes très courts d'une page ou deux. J'y décrivais en un seul souffle mes réflexions quotidiennes, qui se résumaient aux images que je voyais apparaître sur le plafond blanc de ma chambre d'adolescente. J'avais l'impression d'être au centre d'un cinérama qui pouvait, sans crier gare, se refermer sur moi, sur ma vie. Alors que mes croyances naïves sur l'enfance s'en allaient à travers de grands sanglots et des pensées suicidaires, l'écriture ne m'a pas lâchée, demeurant, depuis ce premier souffle, liée à la maladie.

Mes plus déterminantes découvertes littéraires se sont ainsi faites, en parallèle avec l'écriture, grâce à la lecture d'auteurs dont les œuvres sont teintées de réflexions sur l'incidence de la dépression dans la vie créatrice. Anaïs Nin, par exemple, a insisté dans son journal sur l'authenticité du créateur en période dépressive : « Le journal m'a appris que c'est dans les moments de crise émotionnelle que les êtres humains se révèlent avec la plus grande vérité. J'ai appris à choisir ces points culminants parce que ce sont des instants de révélation.¹ »

¹ Anaïs Nin, *Journal 1931-1934*, Paris, Stock, 1971, p. 12.

Pendant ces moments de grande intensité et de repos forcé, j'ai en effet tenu un journal dans lequel je notais frénétiquement toutes les pensées qui m'assaillaient. Les réflexions écrites dans ces moments de « crise émotionnelle », pour reprendre l'expression de Nin, ne pouvaient être altérées par aucun mouvement extérieur à ma chambre, cette fameuse « chambre à soi », selon l'expression de Virginia Woolf, où la plus grande vérité sur mon être se révélait soudain à moi. J'ai alors pris conscience pour la première fois du pouvoir de la douleur intime sur la création, sur l'extrême proximité avec soi-même lorsque, enfermée entre quatre murs, à l'abri du regard et du jugement des autres, on se laisse complètement aller, attentif à la moindre secousse intérieure, prêt à tout pour la saisir et la transposer sur le papier. C'est dans ce lieu intérieur secoué par la maladie que l'expression woolfienne de « franchise enfantine » a trouvé sa résonance dans l'écriture, comme jamais auparavant : « La maladie permet, confessons-le (et la maladie est un grand confessionnal), une sorte de franchise enfantine; on dit des choses, on laisse échapper des vérités qu'en temps normal on cache, soucieux de respectabilité.² »

* * *

Dans un entretien datant de 1987, republié dans une récente édition hors série du *Magazine Littéraire* consacrée à la mélancolie,

² Virginia Woolf, *Une prose passionnée et autres essais*, Montréal, Boréal, 2005, p. 39.

Julia Kristeva démystifie la « maladie », en faisant la différence entre les termes de « mélancolie » et de « dépression » :

D'une part, pour la psychiatrie, c'est [la mélancolie] une affection grave qui se manifeste par un ralentissement psychique, idéatoire et moteur, par une extinction du goût pour la vie, du désir et de la parole, par l'arrêt de toute activité et par l'attrait irrésistible du suicide. Par ailleurs, il existe une forme plus légère de cet abattement, qui (comme la première d'ailleurs) alterne souvent avec des états d'excitation, forme dépendante d'états névrotiques et qu'on appelle une dépression.³

Kristeva spécifiait par ailleurs que, ce qu'on désigne généralement comme une mélancolie n'est pas la pathologie à proprement parler qu'entendent les psychologues et les médecins. Elle se réfère aussi à un certain vague à l'âme, un blues, une nostalgie ou un spleen qui revêt l'aspect d'un malaise accompagné de beauté. Comme on le voit dans l'œuvre de Baudelaire, c'est l'état d'âme des artistes ou des écrivains qui connaissent la tristesse, sans qu'il ne s'agisse d'une mélancolie malade, au sens strict du mot.

Ce que j'ai vécu s'apparentait à une dépression diagnostiquée, près de la mélancolie pathologique, au sens où l'entend Kristeva. Est-ce que sans cet épisode de dépression juvénile, état qui est réapparu dix ans après le premier, presque jour pour jour, dans des circonstances différentes, la capacité et l'envie d'écrire m'auraient envahie aussi furieusement ? Je n'en suis pas sûre, car c'est à ce moment qu'est survenue cette lucidité suprême, tel un état de disgrâce où, pour la première fois, me sentant à mi-chemin entre la vie et la mort, j'ai ressenti cette nécessité, comme une bouée.

³ Julia Kristeva. « Les abîmes de l'âme », *Le Magazine Littéraire*, éd. Hors-série, (oct.-nov.), 2005, p. 24.

Le point de chute devenu imminent, rien ne me semblait trop audacieux à écrire, nulle gêne ne savait enfreindre mon élan et les souvenirs soudain plus clairs ne pouvaient être retenus par une quelconque autocensure. Les sujets importaient peu, même s'ils évoquaient le sexe, la drogue, la violence ou les tabous déraisonnables subissant trop souvent les diktats de la morale. En faire fi, c'était ouvrir une brèche, foncer vers un ailleurs qui serait resté inexploré sans les remous de la maladie.

En contrepartie, qu'il n'y ait pas d'autocensure dans ce « grand confessionnal » qu'est la maladie ne signifie pas pour autant qu'on écrive dans l'espoir d'attirer l'attention en révélant des choses de l'ordre de l'intime, même si les sujets explorés peuvent être crus, dépourvus de pudeur. Le désir de briller, d'être lu, ne peut pas exister dans la dépression quand on est anéanti, que l'estime qu'on a de soi-même et de son écriture est déjà altérée, voire inexistante. Si on n'écrit pas pour faire sensation, on écrit pour vivre des sensations cathartiques, défaire la boutonnière de son manteau de souffrance et mettre sa chair à nu.

L'écriture offre alors à l'auteur une lucidité imparable. Quand tout est sur le point de basculer, quand on se trouve en déséquilibre entre la grande fauche et la terre, l'éclat des choses environnantes, des mots dits, le visage des gens, leurs expressions et les sensations sont décuplés, les couleurs exacerbées, luxuriantes, les bruits plus distincts, comme révélés pour la première fois. L'acte d'écrire devient brutal, sauvage, il n'est nullement altéré par un filtre.

* * *

La franchise enfantine dont parle Woolf se révèle dans mes nouvelles sous la forme d'une voix teintée de naïveté, comme si les pensées qui me heurtaient et qui déclenchaient l'inspiration étaient vues et ressenties pour la première fois. Cette voix issue de l'enfance, qui s'exprime par des mots simples, s'intègre au flot de mes pensées. Elle doit d'abord venir d'une pulsion qu'on ne peut ignorer, qui s'impose surtout dans les premiers textes, ceux qui « mettent au monde » l'auteur. Puis, comme l'écrit Suzanne Jacob dans *Histoires de s'entendre*⁴, elle est ensuite façonnée par l'écrivain, qui pourtant ne doit pas s'éloigner de sa nature intrinsèque. La lecture d'autres écrivains taraudés par des obsessions similaires aux nôtres contribue à ce façonnement. S'il est normal d'être influencé par certains auteurs, de butiner à travers les différents styles de nos écrivains fétiches, il ne faut pourtant pas déroger de notre trajectoire personnelle.

* * *

Dès ses premiers apprentissages, l'enfant entre dans un processus de mimétisme. Il s'affaire à attacher ses chaussures, à prendre son crayon, à ouvrir ses livres ou sa boîte à lunch à la lumière de ce qu'il

⁴ Suzanne Jacob, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008.

observe autour de lui. Il scrute les autres et reproduit leurs comportements pour entrer dans les normes sociales. Il en est de même en ce qui concerne le langage : l'enfant s'exprime comme ses parents.

Pour ce qui est de l'écriture, la situation se répète par le biais de la grammaire et de l'orthographe, tout comme des règles de composition textuelle. Je me suis astreinte à rédiger selon ce que les gens attendaient de moi jusqu'au jour où quelqu'un s'est exclamé : « Ah ! Ça c'est tout toi, tellement ! Je t'ai reconnue sans même voir ton nom en bas de la copie. » Cela s'était produit sans que je ne m'en rende compte. J'avais fait miens tous les codes d'écriture, savant mélange de règles et de livres lus çà et là. Je les avais emmêlés, teintés de mon propre imaginaire, de ma sensibilité jusqu'à ce que ces imitations s'adaptent à mon style et fassent partie de ma façon d'écrire. J'étais « née » à travers ce que j'imitais. Ce que soutient d'ailleurs Suzanne Jacob :

Le travail de l'écrivain consiste à repérer sa voix et à la travailler, comme quelqu'un qui veut devenir chanteur doit repérer sa voix et la travailler pour qu'elle devienne de plus en plus sa propre voix, et non pas pour qu'elle se normalise et se banalise et qu'elle devienne la voix de n'importe qui.⁵

Travailler la voix de mes textes implique pour moi un dédoublement : c'est à la fois l'enfant et la femme qui écrivent. L'enfant prend la plume avec sa voix propre, elle s'ouvre avec moins de pudeur que la femme, car elle connaît moins bien le filet qu'elle devra mettre sous ses pieds pour éviter la chute causée par les jugements à l'endroit de son texte. Elle écrit parce que c'est ainsi

⁵ *Ibid*, p. 35.

qu'elle se sent le plus à l'aise, elle est en quelque sorte plus spontanée, plus impulsive que la femme à laquelle les épreuves de la vie ont donné une carapace.

Durant l'enfance, je ne craignais pas mes premiers mots écrits, ceux que m'apprenaient mes parents, la télévision, l'école et mes livres de contes. Ils ne passaient pas par les filtres de la gêne ou du doute que j'ai placés plus tard. Ils étaient libres de toute contrainte stylistique ou morale : juste sauvages, juxtaposés à d'autres mots tout aussi libres. L'enfant avançait, pianotait sur le clavier pour tout dire, tout avouer, ne rien laisser à l'intérieur d'elle-même.

La femme qui écrit est morte d'effroi. Elle se retient, ne veut pas se dévêtir complètement, fuit le regard de l'autre. Blessée, elle cherche à se protéger. La femme témoigne grâce à son expérience et à la souffrance accumulée, forte d'un vécu qu'une petite fille qui commence à écrire ne peut pas encore avoir.

Ces deux entités, la « vieille » et la jeune, doivent pouvoir se passer le relais de l'écriture, agir ensemble dans la création comme dans la vie, s'aimer, se pardonner, se tenir la main. Apprendre à suivre la cadence des pas de l'autre, saisir le rythme et ne pas le perdre de vue. Grâce au dédoublement qui se produit, la femme qui écrit entre dans la peau de cette enfant, garde ses mots à elle, s'imprègne de sensations juvéniles, de son rapport naïf au monde, un monde à bâtir avec des repères à créer. L'enfance, souligne Jean-Bertrand Pontalis, « c'était le temps où, le plus souvent silencieux, nous ressentions, observions sans l'écran du savoir et des mots, où tous nos sens étaient en éveil, où nous étions sensuels et visionnaires, où nous

inventions le monde⁶ ». La petite plonge, elle défriche, n'a pas le souvenir d'échecs qui la freinent dans sa course.

* * *

Maintenant que je suis une adulte, j'éprouve un sentiment d'insécurité face à ceux qui me lisent : je me sens profondément gênée de laisser entrer dans cette intimité dont je ne suis pas toujours très fière des yeux curieux. L'auteur peut-il se sentir violé ? Je me demande si je me suis assez censurée pour me protéger. D'où vient ce manque de confiance envers ce qui pourtant appartient à celle que j'ai été ? Je crains le jugement extérieur et, le plus redoutable de tous, le mien.

La peur d'être jugée s'est manifestée d'abord et surtout à l'égard de ma mère, l'œil critique, l'amour et la haine. J'ai dû distancer nos rencontres et conversations téléphoniques, essayer de couper le cordon qui me lie à elle pour écrire. Dans *Les mots pour le dire*, Marie Cardinal se rend compte, après un épisode de dépression, de la présence néfaste de sa mère dans sa vie de femme et vraisemblablement dans sa vie d'écrivaine :

Cette petite fille qui ressuscitait lentement sur le divan du docteur était différente de la petite fille dont j'avais gardé le souvenir au cours de ma maladie [...] l'une était obéissante, confite dans l'amour de sa mère, constamment aux aguets de ses propres défauts et de ses fautes pour les corriger, les repousser sans un seul regard qui

⁶ Jean-Bertrand Pontalis, *Fenêtres*, coll. « Folio », Paris, Gallimard, 2000, p. 105.

lui soit propre, se laissant guider en toute circonstance. L'autre petite fille avait un œil au contraire, et quel œil ! Un œil qui voyait clairement, durement même, sa mère et ce qui l'entourait.⁷

Quant à moi, m'extraire de cette emprise m'a demandé une énergie innommable. C'est probablement l'un des plus grands défis de la rédaction de ce mémoire. Consciemment ou inconsciemment, parfois je ne suis pas allée au bout de ma réflexion ou j'ai omis certains détails pour éviter d'affronter son regard lorsqu'elle le lirait. L'autocensure vient de cette peur obsessionnelle de ne pas entrer dans sa « norme ». Certaines de mes idées se sont diluées dans le bain de l'obéissance infantile. Pour écouter ma voix, en me relisant en période de corrections, je n'ai pu faire autrement que de me libérer du contrôle maternel, empêcheur de vérité. Je me retrouve dans cette réflexion de Pierre-Louis Fort :

Si la mère est intensément convoquée dans le texte, c'est pour être mieux congédiée. Car c'est de cela qu'il s'agit dans chacun de ces textes : congédier la mère. Non pas l'oublier, mais la faire survivre ailleurs, en filigrane, de biais, sans l'intensité de la douleur ou de son manque. Afin de pouvoir vivre et de faire son deuil.⁸

Pourtant, son œil reste rivé sur moi lorsque j'écris, je ne peux la « congédier » entièrement. Il me semble que je doive aussi écrire pour elle, faire de mes œuvres à venir son « monument », l'immortaliser dans ses/mes mots, préserver sa mémoire. Suis-je comme Roland Barthes, pour qui le désir de passer à la postérité serait supplanté par l'envie de garder la mère vivante ?

⁷ Marie Cardinal, *Les mots pour le dire*, coll. « Le Livre de poche », Paris, Grasset, 1975, p. 192-193.

⁸ Pierre-Louis Fort, *Ma mère, la morte : L'écriture du deuil chez Yourcenar, Beauvoir, Ernaux*, Paris, Imago, 2007, p. 156.

Je vis sans aucun souci de la postérité, aucun désir d'être lu plus tard (sauf, financièrement, pour M.), la parfaite acceptation de disparaître complètement, aucune envie de « monument » — mais je ne peux supporter qu'il en soit ainsi pour mam. (peut-être parce qu'elle n'a pas écrit et que son souvenir dépend entièrement de moi).⁹

Si Barthes veut rendre sa mère éternelle en écrivant sur elle, Annie Ernaux, dans *Une femme*, déclare qu'elle écrit sur sa mère pour, à son tour, la mettre au monde.¹⁰ La mienne observe la façon dont je lui donne naissance, les forceps avec lesquels je l'extraurai de mon imaginaire, les couleurs qu'elle portera, les visages sous lesquels elle respirera dans chacune de mes nouvelles. Ces textes deviennent des « cicatrices » fraîches, comme les marques où jadis il y a eu blessure, ces endroits encore sensibles où j'imagine le jugement de ma mère, et sur lesquels il ne faut pas trop appuyer, d'où l'autocensure à laquelle je me sou mets pour éviter de rouvrir la plaie et d'entrer dans la douleur. Ces « cicatrices » portent donc les traces de cette relation mère-fille, elles parlent toutes d'elle, de moi, de nous deux et des autres, de nous deux avec les autres. Quand ma mère ne sera plus, j'espère que j'irai plus loin...

* * *

Pour revenir à la voix de l'enfance, exempte de la crainte de ce jugement maternel devenu perceptible à l'âge adulte, il suffit parfois

⁹ Roland Barthes, *Journal de deuil*, coll. « Fiction & Cie », Paris, Seuil, 2009, p. 245.

¹⁰ Annie Ernaux, *Une femme*, coll. « Folio », Paris, Gallimard, 1992, p. 43.

de peu : un dessin fait en classe de maternelle, un vieil épisode de *Passe-Partout*, un après-midi avec un enfant « emprunté » à une copine... Voilà autant de petits faits qui enclenchent le dédoublement femme/enfant préalable au processus créateur. Mais, lors d'une dépression qui génère des pensées suicidaires, la voix de l'enfance est plus forte, plus perceptible qu'en temps normal, comme si le fait de se rapprocher de la mort permettait de revenir à la source. Est-ce la voix enfantine présente dans l'écriture qui retient alors la femme de sombrer ? Il me semble. L'écriture est alors salvatrice, elle est résilience.

* * *

Même si on ne souffre pas nécessairement au moment même de l'acte créateur, il faut avoir senti la douleur envahir nos tripes, se frayer un chemin sinueux à travers nos neurones, affecter notre production de sérotonine. Surtout, garder les séquelles des douleurs et les ramener à la mémoire au moment opportun, quand le vide se fait sentir, lorsqu'il faut écrire : « Je suis de celles qui croient que pour écrire, il faut être un peu plus tordu que la moyenne des gens, ne pas être un modèle d'équilibre mental et, oui, avoir souffert sans aucun doute¹¹ », a déclaré dans un éclat de rire, il y a plus d'un an, l'auteure Monique Proulx, lors d'une table ronde que j'animais dans un cégep.

¹¹ Monique Proulx, et Marco Micone, table ronde sur les littératures migrantes, Longueuil, Collège Édouard-Montpetit, 30 mars, 2009.

* * *

Par ailleurs, l'effet de la douleur abyssale procure une satisfaction dans la création :

Absente du sens des autres, étrangère, accidentelle au bonheur naïf, je tiens de ma déprime une lucidité suprême, métaphysique. Aux frontières de la vie et de la mort, j'ai parfois le sentiment orgueilleux d'être le témoin du non-sens de l'Être, de révéler l'absurdité des liens et des êtres.¹²

Et c'est souvent au seuil d'une mort envisagée, au creux d'une dépression notamment, que notre interprétation du monde gagne en originalité : « Malades, nous ressentons le poids de l'incompréhensible de façon plus aiguë que les gens qui se tiennent debout. Quand nous sommes bien portants, le sens des mots empiète sur leur sonorité. Notre intelligence tyrannise nos sens¹³ », continue Julia Kristeva.

Nous ne pouvons nous dérober à nos pensées les plus intimes en période de dépression : nous perdons tout orgueil, nous avons accès à un territoire de la conscience qui nous reste caché en temps normal. Dans le creux de la vague, l'écrivain est plus apte à percevoir les éléments extérieurs qu'à l'habitude. Fragile, il perd la couche de protection qui interfère entre sa conscience et la page. Selon Bernard Granger, l'acuité de ce qu'il ressent, nouvelle et étrange, ne ressemble pas aux sensations d'avant la maladie :

¹² Julie Kristeva, *Soleil noir : Dépression et mélancolie*, coll. « Folio Essais », Paris, Gallimard, 1987, p. 47.

¹³ *Ibid*, p. 47.

L'expérience de la maladie mentale et plus précisément de la dépression, selon une certaine tradition toujours vivante, laisse aussi voir aux sujets ce que les autres ne peuvent pas voir : les « fous » et particulièrement les mélancoliques bénéficieraient d'une lucidité supérieure, seraient paradoxalement plus sages que les sujets dits normaux.¹⁴

Chez le créateur, le passage à travers les méandres de la souffrance psychique suppose la perte des repères rassurants, mais qui empêchent la lucidité. Alors survient une ouverture sur la « franchise enfantine ».

* * *

La langue qui découle de cette « disposition » à la souffrance sert à habiter le vide, à meubler le silence. Combien d'auteurs ont-ils écrit alors qu'ils ressentaient ce « rien » intérieur, qui est pourtant une totalité et donne un élan créateur ? C'est le cas de Sylvia Plath dans son roman autobiographique *La cloche de détresse*. Le personnage d'Esther Greenwood, une jeune fille de dix-neuf ans, se retrouve à New York avec d'autres lauréates d'un concours de poésie organisé par un magazine de mode. Voilà ce qu'elle dit du personnage qui la représente : « Je suppose que j'aurais dû être emballée comme les autres filles, mais je n'arrivais même pas à réagir. Je me sentais très

¹⁴ Bernard Granger, *La Dépression*, coll. « Idées reçues », Paris, Le Cavalier Bleu, 2004, p. 40.

calme, très vide, comme doit se sentir l'œil d'une tornade qui se déplace tristement au milieu du chaos généralisé.¹⁵ »

Les mots permettent l'invention d'une autre vie. Ils envahissent ce vide, le comblent d'une façon rassurante, comme pour l'enfant affamé qui se gave ou le boulimique qui mange pour ne plus pleurer. Nous remplissons des pages parce que nous avons peur que le vide ne nous avale. Nous voulons que les mots nous protègent comme des pelures et, à travers l'histoire que nous racontons, qu'ils servent de pansements afin que la plaie ne reste pas à l'air libre, à la vue de tous. La langue devient alors une sorte de seconde peau qu'il faut étaler, triturer, enflammer.

Malades, nous sommes plus vulnérables, moins enclins à raisonner, à analyser, et nous explorons de nouvelles avenues éclairées par l'affliction. Nous défrichons des terres vierges à l'intérieur de nous. Ce sont des lieux d'inspiration auxquels nous accédons dans les moments les plus sombres. Après la maladie, l'accès à ces terres maintenant défrichées devient possible. La vision du monde change. L'écriture diffère alors : elle semble avoir été déclenchée par un mécanisme d'observation plus près de notre vérité subjective, comme si c'était au creux (dans les bas-fonds) de nous-mêmes que le rideau se levait véritablement.

Car il existe différentes phases dans la maladie : certaines rendent tout espoir d'écriture impossible, du moins lorsque la tristesse atteint son paroxysme. C'est alors la période d'incubation, où l'on accumule

¹⁵ Sylvia Plath, *La cloche de détresse*, coll. « L'imaginaire », Paris, Gallimard, 2003, p. 12.

des données. Lorsqu'un individu sombre dans les profondeurs de la dépression, il peut devenir difficile, voire souvent impossible de trouver la force d'écrire. Les idées sont embrouillées, floues, les médicaments pouvant nuire à la clarté de la pensée. Le sommeil fréquent rend l'acte créateur plus laborieux, comme si une « aphasie » de l'imaginaire bloquait l'avènement des mots. Il n'y a plus rien. C'est le vide. Roland Barthes le montre bien : « La Dépression viendra quand, du fond du chagrin, je ne pourrai même pas me raccrocher à l'écriture.¹⁶ » Pour lui, il s'agit ensuite « d'intégrer le chagrin à l'écriture¹⁷ ». Ce n'est qu'à l'émergence de la première lueur d'un mieux-être, quand le créateur revient sommairement à la vie, qu'il peut libérer la souffrance accumulée. Jusqu'à sa rémission, ses capacités créatrices trouvent une force incroyable.

* * *

Pour écrire, je dois être au bord du précipice, retrouver les émotions de ma dépression. C'est pourquoi j'aime m'entourer d'œuvres qui m'y ramènent, sans m'y plonger en totalité. Elles sont près de moi dans mon bureau, j'y jette un oeil à tout instant parce qu'elles me saisissent, comme cette reproduction de *Christina's World*¹⁸ du peintre américain Andrew Wyeth, découverte au Musée

¹⁶ Roland Barthes, p. 114.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Andrew Wyeth, *Christina's World*, New York, The Museum of Modern Art, 1948.

d'art moderne à New York. À l'instant même où je l'ai aperçue, je savais qu'elle jouerait un rôle déterminant dans mon écriture.

Pour réaliser son tableau, Wyeth a fait poser son épouse, Betsy, mais il lui a donné les bras et les mains déformés d'une femme, Christina, atteinte d'une paralysie des membres. L'atmosphère étrange et la posture tendue du sujet traduisent l'incertitude, le sentiment d'attente. Que cette peinture de Wyeth, reconnu pour ses réflexions sur le temps qui passe et la faillibilité humaine, m'ait inspiré la nouvelle « La date de péremption » n'a rien du hasard. La femme, montrée jeune, mais vieillie à cause de la maladie, n'est pas sans rapport avec mon obsession du vieillissement et de la mort. Le sujet de la toile trouve un écho dans mes propres préoccupations.



Figure 1 : Wyeth, Andrew. *Christina's World*. Huile sur toile : 81,9 x 121,3 cm. Coll. The Museum of Modern Art. New York : The Museum of Modern Art, 1948.

* * *

Une autre toile m'a interpellée : *Jeune fille au miroir* (*Girl at the Mirror*)¹⁹ du peintre et illustrateur américain Norman Rockwell, reconnu pour son style « storyteller », c'est-à-dire narratif. Elle présente une fillette au seuil de l'adolescence, vêtue seulement de sa combinaison, qui se contemple dans une glace avec mélancolie après ce que j'ai imaginé comme une tentative maladroite d'application de rouge à lèvres... Cette fillette a perdu son innocence, elle a soudain pris conscience que, demain, elle deviendrait grande et que le temps passé serait irrécupérable. Le passage de l'enfance à l'âge adulte est un thème majeur dans mon écriture. Le regard triste du modèle de

¹⁹ Norman Rockwell, *Girl at the Mirror*, Stockbridge (MA), Norman Rockwell Museum, 1954.

Rockwell me guide quand vient le temps de décrire le visage de la mélancolie. Le simple fait de voir ce tableau crée une sorte de remontée des affects liés à la dépression.

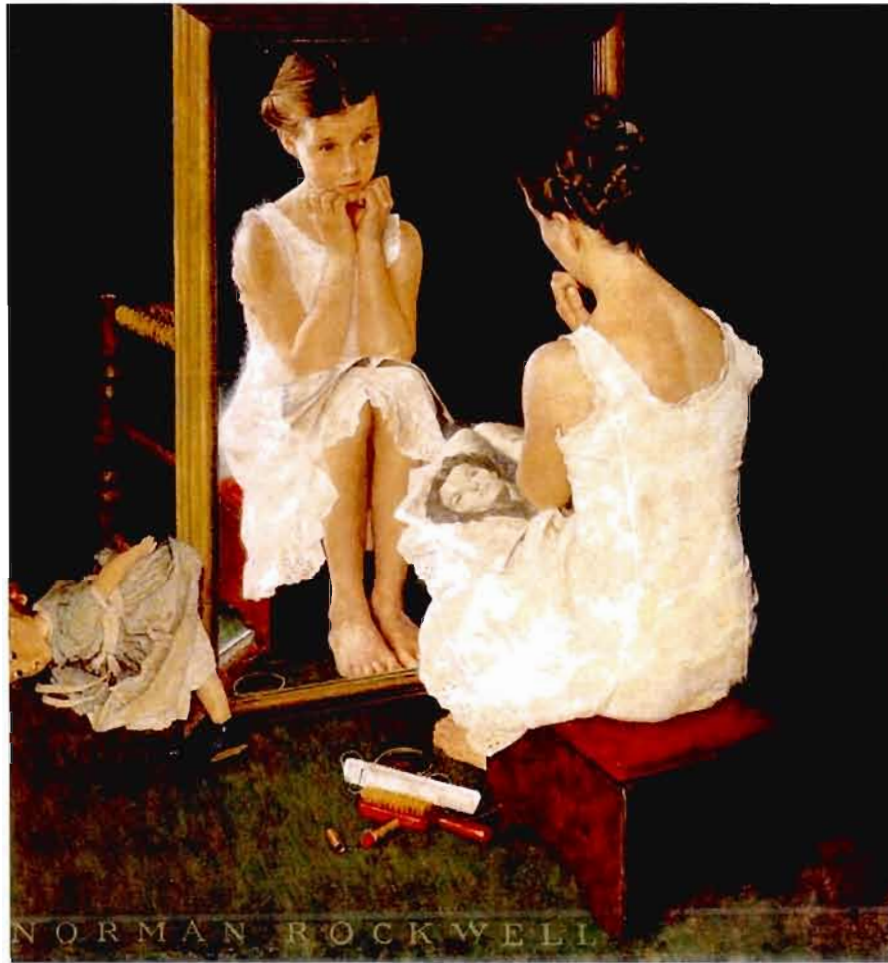


Figure 2 : Rockwell, Norman. *Girl at the Mirror*. Huile sur toile : 81,7 x 119 cm. Coll. Norman Rockwell Museum. Stockbridge (MA) : Norman Rockwell Museum, 1954.

Les œuvres cinématographiques peuvent aussi nous happer, nourrir notre propre conscience créatrice, comme l'adaptation

cinématographique *Virgin Suicides*²⁰, une adaptation du roman de Jeffrey Eugenides par la réalisatrice Sofia Coppola. Dans ce film, cinq soeurs, des adolescentes entre treize et dix-sept ans, se suicident en l'espace d'une année. Ce que Sofia Coppola dépeint comme le passage entre un appétit effréné de la vie et un désespoir mortel n'est pas sans rapport avec les préoccupations des personnages de mes nouvelles.

L'imaginaire de certains autres créateurs produit une résonance qui déclenche mes propres affects et fait naître chez moi un dialogue nécessaire avec leurs oeuvres. Il m'amène ailleurs, me fait visiter d'autres terres déjà défrichées qui touchent les miennes. Quand ils sont en processus de création, les écrivains sont des éponges, ils s'inspirent de tout ce qui les entoure, non seulement des œuvres qu'ils côtoient, mais des personnes qu'ils croisent. La narratrice de mes nouvelles est composée de toutes ces femmes, de ces hommes aussi, de leurs soupirs, de leurs exaltations, de leurs détresses. J'empoigne en silence un peu de leur existence, de celle aussi que je leur imagine. Je la juxtapose à ma propre vie pour entrer dans un autre univers.

Ce voyage vers soi passe par l'autre. Si l'écrivain s'alimente de son propre matériel pour inventer des personnages, il puise aussi à même ce qu'il voit. Il va chercher chez les autres, consciemment et inconsciemment, ce qui le rejoint. Il ne peut se contenter de récupérer des bribes de sa propre vie. La vie des autres, celle qu'on leur imagine, demeure sans limites. En écrivant une nouvelle, j'assemble les pièces d'un puzzle qui porte le nom de ces êtres humains croisés

²⁰ Sofia Coppola, *Virgin Suicides*, 1999.

dans l'intimité, au détour d'une rue ou dans une œuvre. En passant par eux pour arriver jusqu'à moi, j'ai ainsi l'impression de me cacher derrière ces autres, de protéger mon espace intérieur. J'apaise l'angoisse d'être la seule personne à la source de ces histoires la plupart du temps écrites au *je*.

* * *

On tombe sur une œuvre qui nous interpelle de la même façon qu'on est heurté par l'amour; au détour d'un musée, dans un party enfumé, à la galerie d'art du coin, etc. On ne cherche pas l'œuvre qui génère les pulsions créatrices, elle s'impose à nous, frappe l'œil ou l'ouïe, enivre, accompagne nécessairement la création. Une chanson, une image, un éclairage, voire une odeur peuvent déclencher une suite d'images ou de mots. Les cinq sens sont sollicités. Écrire n'est pas que souffrance. C'est aussi un acte de plaisir, comme pour celui qui s'abandonne à l'être aimé. Mais entre désir et souffrance, la ligne reste mince, parfois brouillée.

* * *

C'est avec soulagement que je me suis aperçue, au fil de mes lectures, vers l'âge de dix-sept ou de dix-huit ans, que des écrivains

célèbres comme Virginia Woolf, Sylvia Plath, Ernest Hemingway avaient eux aussi été victimes d'épisodes dépressifs au cours de leur vie, qu'ils s'en étaient servis pour écrire, consciemment ou non. J'avais une fois de plus la confirmation que la dépression peut affecter positivement la création de l'artiste, qu'elle avait eu chez moi une résonance somme toute bénéfique : « Un accès dépressif constitue parfois une crise existentielle qui métamorphose le sujet et lui permet d'exprimer toutes ses potentialités et tout son génie, la dépression étant alors qualifiée de créative²¹ », écrit Bernard Granger.

Le cas de la neurologue américaine Alice W. Flaherty confirme cette nécessaire « mélancolie » dans le processus de création pour certains écrivains. Après avoir accouché de jumeaux prématurés, décédés peu de temps après leur naissance, elle a sombré dans un état dépressif, qui a généré chez elle une inspiration méconnue. Elle a alors commencé à écrire ceci dans son livre *The Midnight Disease* :

Dans les bons jours, les idées me réveillaient à 4 h du matin, tentacules de mots qui s'enroulaient autour de moi comme un parfum capiteux. Dans les mauvais jours, les mots étaient comme une demeure charnelle où je cherchais les cadavres des gens que j'aimais²²

Mais il ne faut pas perdre de vue que certains artistes (Sylvia Plath, Hubert Aquin, Nelly Arcan, Dédé Fortin), atteints d'un mal de vivre plus puissant que leur amour de l'écriture, ont mis fin à leurs jours. Leurs écrits témoignent souvent de leur souffrance et d'un désir de s'enlever la vie. L'image de l'équilibriste sur son fil de fer me

²¹ Bernard Granger, p. 40.

²² Alice Weaver Flaherty, *The Midnight Disease : The Drive to Write, Writer's Block, and the Creative Brain*, New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2006, p. 75.

semble très évocatrice de ce danger imminent qui guette l'auteur atteint d'un déséquilibre mental. Si « se mettre » involontairement dans une position inconfortable et dangereuse est inhérente à l'exercice de son art, en contrepartie, l'écrivain peut tomber.

Avais-je provoqué inconsciemment cette première dépression, qui me permettait ainsi de me décharger d'un trop-plein de pulsions créatrices ? Peut-être. Mais peut-être est-ce la dépression qui a fait surgir chez moi le besoin de créer. Chose sûre, en faisant remonter par l'écriture des douleurs passées, je réveille, déterre comme l'archéologue des souvenirs somme toute encore présents. Il s'agit d'une façon de comprendre le passé et de mieux vivre le présent... tout en préparant l'avenir.

* * *

Mes nouvelles proviennent d'un questionnement sur le déséquilibre, d'une sorte d'exaltation de la douleur. Je garde de nombreux souvenirs de la maladie. Les tiroirs de la mémoire restent ouverts tout au long de la création. Je n'ai rien occulté de la détresse vécue, sachant, consciemment ou pas, au moment de ma période dépressive, que je pourrais écrire en recréant les émotions d'alors. Arrivée à la trentaine, je ressens l'urgence d'explorer de plus en plus profondément la douleur dans l'écriture. Mais je n'écris pas pour guérir, plutôt pour témoigner du travail de la dépression.

* * *

« Issue de la mélancolie, la littérature en est l'accomplissement et l'achèvement. C'est par la mélancolie qu'on entre dans la littérature. C'est par la littérature qu'on sort de la mélancolie.²³ » Cette phrase de Danièle Sallenave dans *Le don des morts* me conforte dans l'idée que, si je n'avais pas eu le tempérament mélancolique, je n'aurais sûrement pas écrit et, si je n'avais pas écrit, je serais demeurée mélancolique. Depuis, sans sombrer dans la dépression, je laisse monter en moi la mélancolie pour me mettre en état d'écriture — me concentrer sur le malheur en quelque sorte — et provoquer ce que Danièle Sallenave décrit comme étant le « renversement du sentiment mélancolique » :

Il faut donc supposer possible le renversement du sentiment mélancolique en puissance de création. Il faut donc que puisse se produire non par hasard, mais par essence, le retournement de l'impossibilité d'agir, de l'immobilité morose, en activité de l'imaginaire, en action créatrice. [...] La mélancolie est la source paradoxale de l'inspiration et de l'activité artistique; ce qui paralyse l'homme est ce qui met l'artiste et l'œuvre en mouvement.²⁴

Malade, je ne trouvais pas la force d'être une femme qui vit, pense, aime, jouit, respire. J'existais. Seulement. L'écriture aide à vivre parce qu'elle sollicite l'inspiration, sorte d'insuline du créateur.

* * *

²³ Danièle Sallenave, *Le don des morts : Sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991, p. 176.

²⁴ *Ibid.*

Mes nouvelles ont toutes pour thème principal la perte : perte du pouvoir d'enfanter dans « Clara », perte d'un amour durable dans « La collectionneuse », perte de la naïveté de l'enfance dans « Soifs dominicales », perte de la vie dans « Le baiser de Romain Duris », perte de la grand-mère bienveillante dans « Jeanne Moreau », etc. Ce sentiment m'angoisse tant que je souhaite mettre en scène la perte avant qu'elle ne survienne : je dois me la représenter et, peut-être ainsi, avoir un certain contrôle sur elle.

Dans « Le baiser de Romain Duris », la narratrice, atteinte d'un cancer incurable, s'évertue à cacher des écrits et des objets lui ayant appartenu dans l'appartement de son amoureux pour demeurer présente après sa propre disparition. Est-ce que j'écirais pour que mon amoureux ne puisse m'oublier, me suis-je demandé à la suite de cette nouvelle ? « Contrairement au deuil dans lequel le sujet regrette la perte d'une personne ou d'un objet aimé, c'est de lui-même, d'une perte concernant son moi, que se plaint le mélancolique.²⁵ »

Mais, sous cette perte de soi, il y a aussi la perte d'un autre, intériorisée :

« Je l'aime (semble dire le dépressif à propos d'un être ou d'un objet perdu), mais plus encore, je le hais; parce que je l'aime, pour ne pas le perdre, je l'installe en moi; mais parce que je le hais, cet autre en moi est un mauvais moi, je suis mauvais, je suis nul, je me tue » La plainte contre soi serait donc une plainte contre un autre et la mise à mort de soi, un déguisement tragique du massacre d'un autre.²⁶

²⁵ Agnès Verlet, « Écrire face aux ténèbres », *Le Magazine Littéraire*, éd. Hors-série, octobre-novembre 2005, p. 30.

²⁶ Julia Kristeva, *Soleil noir : Dépression et mélancolie*, op. cit., p. 20.

Si, comme le souligne Kristeva, la dépression me signale que je ne sais pas perdre, écrire reviendrait à apprivoiser la perte, à mettre en mots la chose perdue pour qu'elle subsiste au moins dans une forme artistique, qu'elle soit vivante ailleurs que dans la réalité :

L'imaginaire cannibalique mélancolique est un désaveu de la réalité de la perte ainsi que de la mort. Il manifeste l'angoisse de perdre l'autre en faisant survivre le moi, certes abandonné, mais non séparé de ce qui le nourrit encore et toujours et se métamorphose en lui — qui ressuscite aussi — par cette dévoration.²⁷

Car, comme l'affirme Danièle Sallenave :

[L]es œuvres, dépôts du temps, de la mémoire et de l'humanité, legs des hommes qui sont morts à ceux qui arrivent, testament destiné aux générations futures, nous permettent alors, selon l'expression d'Hannah Arendt, de « demeurer en compagnie des choses qui durent à jamais ».²⁸

Écrire correspond chez moi au désir de laisser des marques indélébiles de mon passage, mais aussi du monde qui m'entoure :

Non seulement la littérature conjure la perte, mais elle l'assume en la dépassant : elle ne la refuse pas, elle mime le mouvement de l'anéantissement dans l'opération même du langage, qui suggère la forme des roses en l'absence de tous les bouquets.²⁹

En fin de compte, c'est peut-être ma propre perte, ma mortalité que je n'accepte pas. Et j'écris pour me survivre ou pour ne pas disparaître totalement.

* * *

²⁷ *Ibid*, p. 21.

²⁸ Hannah Arendt, dans Danièle Sallenave, p. 21.

²⁹ *Ibid*, p. 175.

Écrire peut n'être que ça : ressentir une émotion, regarder la vie naître dans notre champ de vision, prendre ses racines en nous. Je me suis longtemps questionnée sur la nécessité qu'il se passe quelque chose dans l'écriture, qu'un héros entraîne le lecteur dans une suite de péripéties, qu'un effet de suspense soit maintenu dans un récit. Dans mes nouvelles, rien n'arrive d'autre que la vérité d'un moment, même anodin, surtout anodin. Mes personnages se rappellent une passion, un mouvement de bassin significatif pendant l'amour, un battement de cils, une lame de couteau sur une veine qui ne sautillera plus la seconde d'après... Je travaille à partir des souvenirs du quotidien.

Pour retrouver les sensations ou les émotions, je décortique les instants, les soulève comme s'il s'agissait de pierres sous lesquelles la vérité court, vérité qu'il me faut croquer sur le vif. Celle-ci dort souvent en des lieux ou des objets banals, des choses vivantes auxquelles je m'arrête.

* * *

J'ai commencé à écrire afin de rendre l'inquiétude d'une petite fille nerveuse, qui mouille son maillot de danse sur scène lors d'un spectacle de fin d'année. Ce texte m'avait rendue fière et avait eu chez moi un effet cathartique. Je me suis dit que, si je pouvais trouver les mots justes pour faire un récit susceptible d'intéresser des lecteurs, si

j'avais assez de souffle pour écrire sur ce sujet durant plusieurs pages, je pouvais désormais refaire l'expérience, écrire sur ce que je vivais ou sur ce que j'observais, sur ce que la vie et son quotidien m'offraient comme images inspirantes. Il n'est pas nécessaire d'escalader l'Everest, de subir un viol ou de vivre une histoire d'amour rocambolesque pour trouver l'inspiration. L'essence d'une œuvre ne réside pas pour moi dans les grandes aventures, mais plutôt dans la manière d'observer les petites choses, d'en montrer certaines facettes, celles qu'on ne voit pas habituellement.

* * *

Comme tout le monde, des choses aussi banales que l'odeur de la fourrure parfumée d'un manteau de femme réveillent chez moi des souvenirs de fêtes de Noël, de vieilles dames soûles ou d'amants timides enlacés dans la pénombre. J'ai soudain six ans. J'ai mal aux yeux à cause de la fumée des Craven A de mes oncles et je m'étends dans les manteaux sur le lit de mes parents. Je tente de m'endormir afin d'éviter d'entendre les rires des adultes qui s'amusent au sous-sol. À partir de ces sensations encore très claires dans ma mémoire, des sillons de récits se creusent, cherchent à faire leur chemin.

Les petits drames de la vie, comme les instants les plus exaltants, alimentent ma démarche de création. Les couleurs, les bruits, les chuchotements et les mots que je perçois nourrissent mon imaginaire, me permettent de pianoter sur le clavier de l'ordinateur à la manière

d'un peintre qui prend le pinceau pour ancrer une image sur la toile et lui donner une forme unique. J'écris pour tenter de rendre avec des mots ce que les peintres traduisent avec des couleurs et des traits.

Je pars d'odeurs, de caresses ou de visions venues des périodes charnières de ma vie de jeune femme, comme celles de la dépression. Je fixe sur la feuille à coups de phrases des visions obsédantes, les rendant ainsi éternelles, inaltérables. Toujours vivantes.

* * *

Mon travail d'écriture s'inscrit donc dans une démarche sensuelle plus que rationnelle. Mes cinq sens à vif, toujours exacerbés, emmagasinent des perceptions. Je les décode ensuite. La vue demeure le premier sens sollicité : elle établit les fondations d'un texte à venir. Des images défilent sous mes yeux, des couleurs, des formes et des impressions entrent en moi : la vision d'un couple d'adolescents enlacés sous la pluie, celle d'une dame âgée assise sur un banc du Carré Saint-Louis et qui pourrait avoir l'air de compter ses varices, ou d'un chat albinos caressé par un squeegee au regard bourru, toutes ces images, selon ma sensibilité du moment, peuvent me servir de matière première bien qu'elles ne soient plus tout à fait conformes à la réalité de l'instant.

Je rejoins en ce sens la démarche d'Annie Ernaux qui, dans *L'usage de la photo*, a voulu écrire à partir de ses souvenirs issus de bribes du quotidien. C'est en les voyant immortalisés sur pellicule

qu'elle se les remémore au moment de l'écriture. Elle constate que les scènes initiales lui réapparaissent sous une nouvelle forme; façonnées par le passage du temps dans la mémoire :

J'essaie de décrire la photo avec un double regard, l'un passé, l'autre actuel. Ce que je vois maintenant n'est pas ce que je voyais le matin où j'ai descendu l'escalier avant le petit-déjeuner, où j'étais dans le couloir d'entrée avec mon souvenir moite de la nuit. C'est une scène dont certains éléments ne sont pas définissables au premier abord, dans un endroit qui n'est pas celui dont j'ai l'expérience quotidienne, qui m'apparaît plus grand, avec des dalles immenses. À vrai dire, il ne m'est ni étranger ni familier, il a simplement subi une distorsion de ses dimensions et une exaltation de toutes les couleurs.³⁰

La vue ne peut exister sans l'ouïe, que font vibrer des discussions, des mots entendus, des claquements de portes, des murmures sur un balcon une nuit d'été, etc. C'est d'ailleurs un message laissé sur la boîte vocale du téléphone cellulaire d'une amie qui m'a inspiré la nouvelle « La collectionneuse ». Son amant lui expliquait qu'il ne viendrait plus la voir... Cette voix grave et hésitante, ce mélange de tristesse et de culpabilité perceptible dans les pauses sont longtemps restés gravés dans ma mémoire auditive, jusqu'à ce que cette perception s'impose dans l'écriture, fasse naître cette histoire de dépendante affective soumise aux volontés d'un amant abusif. La voix de ma grand-mère maternelle, l'une des premières entendues de ma vie, est aussi porteuse de fragments de récits. Elle me permet de retourner à mon enfance.

³⁰ Annie Ernaux et Marc Marie, *L'usage de la photo*, Paris, Gallimard, 2005, p. 24.

* * *

Écrire le quotidien à partir des pulsations de la vie prend une dimension rassurante, qui me permet de garder une emprise sur le temps, de ne pas le laisser filer, de contrôler la trajectoire des événements. Je convie ainsi le lecteur à partager mon obsession, celle de figer un instant dans l'« éternité ».

Saisir des bribes de vie au moment où les choses surviennent m'apparaît comme une nécessité : « Étrangement, c'est dans les textes (littéraires, plastiques, musicaux, scientifiques) que se retrouve la présence du vécu. La mémoire du présent. D'un présent qui survit à la mort, toute chronologie dissoute.³¹ »

Ainsi, je réagis, je ne me pose pas comme une victime subissant les événements de sa vie. Me servir d'eux me donne l'impression que tout peut être utilisé, que tout a un sens, que rien de ce qui survient ne succombe aux ruines du temps, que la mémoire des choses est préservée à travers l'écriture.

* * *

³¹ Viviane Forrester, *La violence du calme*, coll. « Fiction & Cie », Paris, Seuil, 1980, p. 31.

Je l'ai mentionné : je commence un texte à partir d'un détail obsédant du quotidien. Un détail comme un mystère à résoudre, une faille qui m'empêche de vivre, une source d'où surgit un flot de mots, un récit dans lequel il ne se passe rien, mais qui colmate des blessures. Parfois, un regard chargé d'émotions vient me hanter. Je dois vite m'en emparer, l'intégrer à celui de ma narratrice.

Les secondes, les jours et les années déforment le vécu, d'où l'importance de tout noter à l'instant même, de garder en tout temps crayons et carnets, de m'arrêter pour faire un portrait fidèle de ce que j'observe. Ce qui entre dans ma mémoire ne se récupère pas après coup avec la même vérité. Comme Anaïs Nin,

[j]e vis surtout dans l'instant. Ce dont je me souviens me paraît moins vrai. J'ai tellement besoin de vérité. Ce doit être ce besoin de tout noter immédiatement qui me pousse à écrire presque au moment où je vis, avant que la vie soit changée, altérée par la distance ou par le temps.³²

Tel est le défi de l'écriture : abolir le temps, supprimer la distance entre ce qui a eu lieu et ce dont on tente de se souvenir. La mémoire reste capricieuse, comme un miroir déformant. Elle n'offre qu'une représentation infidèle. Écrire me donne un second accès à un instant disparu. Le revivre à travers l'écriture me permet d'en définir les pourtours, d'avoir un certain contrôle sur ma vie, sur ce qui m'échappe inévitablement.

* * *

³² Anaïs Nin, *Journal 1931-1934*, Paris, Stock, 1971, p. 12.

Plusieurs des nouvelles de ce recueil ont été écrites à différentes périodes de ma vingtaine, plus précisément entre vingt-quatre et vingt-huit ans. En les relisant, en les retravaillant une à une, un profond sentiment d'angoisse s'est emparé de moi. Qui étaient ces narratrices qui pourraient être des soeurs ? Je ne les connaissais plus. Je voulais les abandonner là, je tergiversais, j'y revenais, je rageais. Les mots s'embrouillaient, ne m'appartenaient plus, ne suivaient plus mon raisonnement actuel, ne correspondaient plus à mes incertitudes et réflexions de maintenant. Je reniais mes textes, je voulais ne jamais les avoir écrits.

La trentaine atteinte, il me semble que je ne suis plus tout à fait celle qui a un jour pris la plume pour occulter ses maux, comme si les préoccupations de ces narratrices n'étaient plus miennes. Comment laisser aller ces textes ? Comment leur permettre d'avoir une vie ailleurs que dans mon ordinateur maintenant que ce quotidien qui m'inspirait tant n'est plus ?

* * *

Je le reconnais : ces nouvelles, issues d'une période trouble et révolue de dépression et de post-dépression, n'appartiennent plus à ma réalité actuelle. La quotidienneté ne porte plus le parfum d'avant. Pourtant, en écrivant les tumultes de ma vingtaine, je ressentais cette charge émotive qui a bel et bien existé. Sur des photos retrouvées

éparses dans des boîtes de déménagement, je revois les yeux des narratrices. Je ne peux nier leur regard. Il faut assumer ce qui a été, ce qui n'est plus.

* * *

L'écriture se révèle à moi comme une seconde chance me permettant de recommencer au début, de remettre le point, final cette fois, à des récits qui collent à mon épiderme. Surtout, je veux mettre à distance ce qui traduit mes peines et mes échecs d'hier, ces reliques du passé qui s'appellent *dépression*, *mélancolie*, *cocaïne*, *mort*, *désenchantement*.

Je comprends pourquoi des romans ont pu rester des années durant dans des tiroirs. Je tergiverse entre la peur de donner la vie et celle de la garder en moi, de mourir avec cette « chose » dans mes tripes. Écrire, c'est accepter ce qui a été, faire le deuil. C'est regarder le passé du coin de l'œil en souriant, sereine et sûre.

* * *

Je l'ai dit : j'écris pour fixer le temps, lutter contre l'inexorable, contre ce qui disparaît déjà. Mais au moment où les doigts s'agitent sur le clavier, des secondes ont fait changer le tableau, une personne

est déjà un peu plus vieille, plus près du cercueil. L'écriture s'avère l'arme par excellence pour rendre éternelles les choses vivantes : « La littérature dit que les choses ont disparu, et elle dit contradictoirement que les choses disparues continuent de vivre éternellement.³³ »

Perdre pour ne pas perdre : l'écrivain n'est-il pas toujours au cœur de cette contradiction ? En ce sens, l'écriture m'apparaît comme un refuge où vont s'agglutiner les obsessions que les mots scellent afin de construire, tout au long du parcours de création, un monument funèbre. C'est là que vont aussi s'engouffrer, comme des larmes échappées d'un stylo, les pensées qui habitent les peurs, les colères, les amours et les rêves de l'écrivain. Celui-ci est libre de s'y réfugier quand bon lui semble, avec l'entière liberté de tout reprendre et de recommencer.

³³ *Ibid.* p. 184.

BIBLIOGRAPHIE

Sur l'écriture

Anzieu, Didier. *Le corps de l'œuvre : Essais psychanalytiques sur le travail créateur*. Coll. « Connaissance de l'inconscient ». Paris : Gallimard, 1981, 382 p.

Brulotte, Gaëtan. *La nouvelle québécoise*. Montréal : Hurtubise HMH, 2010, 335 p.

Chawaf, Chantal. « Une écriture du féminin ». *Trois*, vol. 4, no 2 (hiver 1989), p. 3-11.

Cyr, Marielle. « Il ne se passera rien ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2004, 134 p.

Dillard, Annie. *En vivant, en écrivant*. Coll. « 10/18 ». Paris : Christian Bourgois, 1996, 122 p.

Dolce, Nicoletta. « La porosité du monde : L'écriture de l'intime chez Louise Warren et Paul Chamberland ». Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 2007, 295 p.

Duras, Marguerite. *Écrire*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 2007, 124 p.

_____. *La vie matérielle*. Paris : Gallimard, 1994, 158 p.

Ernaux, Annie. *L'écriture comme un couteau (Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet)*. Paris : Stock, 2003, 156 p.

Ernaux, Annie, et Marie, Marc. *L'usage de la photo*. Paris : Gallimard, 2005, 160 p.

Forrester, Viviane. *La violence du calme*. Coll. « Fiction & Cie ». Paris : Seuil, 1980, 131 p.

Herdhuin, Claude. « Chuchotements suivi de Une expérience de l'ailleurs ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2006, 171 p.

Huston, Nancy. *Journal de la création*. Coll. « Babel ». Paris : Actes Sud, 2001, 352 p.

Jacob, Suzanne. *Histoires de s'entendre*. Montréal : Boréal, 2008, 148 p.

_____. *La bulle d'encre*. Montréal : Boréal, 1997, 131 p.

Louis-Combet, Claude. *Le péché d'écriture*. Paris : José Corti, 1990, 130 p.

Maillet, Antonine. *Fais confiance à la mer, elle te portera*. Coll. « L'écritoire ». Montréal : Leméac, 2010, 229 p.

Ouellet, Anie. « Étreinte de bleu suivi de Le mouvement de la pensée ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2009, 98 p.

Pontalis, Jean-Bertrand, *Fenêtres*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 2000, 172 p.

Weaver Flaherty, Alice. *The Midnight Disease : The Drive to Write, Writer's Block, and the Creative Brain*. New York : Houghton Mifflin Hartcourt, 2004, 266 p.

Woolf, Virginia. *Instants de vie*. Coll. « La Cosmopolite ». Paris : Stock, 2006, 300 p.

_____. *Journal d'un écrivain*. Coll. « 10/18 ». Paris : Christian Bourgois éditeur, 1984, 574 p.

_____. *L'Art du roman*. Paris : Seuil, 1962, 205 p.

_____. *Une prose passionnée et autres essais*. Montréal : Boréal, 2005, 136 p.

Conférence

Proulx, Monique, et Marco Micone. Table ronde sur les littératures migrantes, Longueuil, Collège Édouard-Montpetit, 30 mars, 2009.

Deuil, dépression et mélancolie

Barthes, Roland. *Journal de deuil*. Coll. « Fiction & Cie ». Paris : Seuil, 2009, 308 p.

Fédida, Pierre. *Des bienfaits de la dépression : Éloge de la psychothérapie*. Paris : Odile Jacob, 2003, 251 p.

Fort, Pierre-Louis. *Ma mère, la morte : L'écriture du deuil chez Yourcenar, Beauvoir et Ernaux*. Paris : Imago, 2007, 179 p.

Gagnon, Madeleine. *Le deuil du soleil*. Montréal : VLB éditeur, 1998, 179 p.

Granger, Bernard. *La Dépression*. Coll. « Idées reçues ». Paris : Le Cavalier Bleu, 2004, 124 p.

Hassoun, Jacques. *Les passions intraitables*. Paris : Aubier, 1989, 133 p.

Juranville, Anne. *La femme et la mélancolie*. Coll. « Écriture ». Paris : Presses Universitaires de France, 1993, 327 p.

Kristeva, Julia. « Les abîmes de l'âme ». *Le Magazine Littéraire*, éd. Hors-série (oct.-nov., 2005), p. 24.

_____. *Soleil noir : Dépression et mélancolie*. Coll. « Folio Essais ». Paris : Gallimard, 1987, 264 p.

_____. *Les nouvelles maladies de l'âme*. Paris : Fayard, 1993, 352 p.

Sallenave, Danièle. *Le don des morts : Sur la littérature*. Paris : Gallimard, 1991, 189 p.

Verlet, Agnès. « Écrire face aux ténèbres ». *Le Magazine Littéraire*, éd. Hors-série (oct.-nov.), 2005, p. 30.

Warren, Louise. *La forme et le deuil : Archives du lac*. Montréal : L'Hexagone, 2008, 230 p.

Fiction

Cardinal, Marie. *Les mots pour le dire*. Coll. « Le livre de poche ». Paris : Grasset, 1975, 278 p.

Cohen, Albert. *Le livre de ma mère*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1954, 174 p.

Desrosiers, Geneviève. *Nombreux seront nos ennemis*. Montréal : L'Oie de Cravan, 2006, 105 p.

Doubrovsky, Serge. *Le livre brisé*. Coll. « Le livre de poche ». Paris : Grasset, 1991, 541 p.

Duras, Marguerite. *La maladie de la mort*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1982, 64 p.

Ernaux, Annie. « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* ». Paris : Gallimard, 1997, 109 p.

_____. *La femme gelée*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1981, 182 p.

_____. *La place*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1983, 113 p.

_____. *Les armoires vides*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1974, 181 p.

_____. *L'occupation*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 2002, 75 p.

_____. *Passion simple*. Paris : Gallimard, 1991, 96 p.

_____. *Se perdre*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 2001, 376 p.

_____. *Une femme*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1992, 106 p.

Moore, Lorrie. *Des histoires pour rien*. Coll. « Bibliothèque étrangère Rivages ». Paris : Rivages, 1989, 197 p.

Nin, Anaïs. *Journal 1931-1934*. Paris : Stock, 1971, 380 p.

Plath, Sylvia. *La cloche de détresse*. Coll. « L'imaginaire ». Paris : Gallimard, 2003, 270 p.

Pujade-Renaud, Claude. *Les femmes du braconnier*. Paris : Actes Sud, 2010, 349 p.

Turcotte, Élise. *Le bruit des choses vivantes*. Montréal : Leméac, 1991, 227 p.

_____. *Pourquoi faire une maison avec ses morts*. Montréal : Leméac, 2007, 124 p.

Films

Coppola, Sofia. *Virgin Suicides*. Film 35 mm, coul., 97 min., 1999.

Daldry, Stephen. *The Hours*. Film 35 mm, coul., 114 min., 2001.

Oeuvres d'art

Rockwell, Norman. *Girl at the Mirror*. Huile sur toile : 81,7 x 119 cm.

Coll. Norman Rockwell Museum. Stockbridge (MA) : Norman Rockwell Museum, 1954.

Wyeth, Andrew. *Christina's World*. Huile sur toile : 81,9 x 121,3 cm.

Coll. The Museum of Modern Art. New York : The Museum of Modern Art, 1948.

Disques compacts

Air. *Original Motion Picture Score for The Virgin Suicides*. Paris : Source, 2000.

Glass, Philip. *Music From The Motion Picture : The Hours*. Beverly Hills : Nonesuch Classique, 2003.